HISTOIRE POPULAIRE DES PAPES

LES PAPES DES CATACOMBES

(IIe ET IIIe SIÈCLES)

PAR

J. CHANTREL.

2e édition.

II

PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE,

Éditeur du *Messager de la Semaine*,

15 RUE DE SÈVRES, 15

1862



HISTOIRE POPULAIRE

DES

PAPES

II

LES PAPES DES CATACOMBES.

PRÉFACE.

L'histoire de l'Église présente un phénomène unique dans les annales de l'humanité : le triomphe d'une doctrine qui offre des mystères incompréhensibles à la raison, qui impose des devoirs antipathiques à la nature et des pratiques gênantes et pénibles. Ce triomphe a été obtenu par des voies toutes contraires à celles que conseillerait la prudence humaine; pas de flatteries, pas de concessions, pas de compromis; il a été obtenu malgré les obstacles les plus formidables : une persécution sanglante de près de trois siècles, et un travail incessant de dissolution opéré par de fausses doctrines et par les plus extravagantes ima-

ginations. Cependant, à travers ces obstacles, à travers ces erreurs, à travers les bûchers et les instruments de torture, la doctrine dont nous parlons n'a cessé de croître et de se répandre; le sang de ses martyrs s'est transformé en une semence féconde, et la victoire a été complète : la croix sur laquelle avait été pendu un Juif inconnu et méprisé, est devenue le symbole le plus envié de l'honneur; les empereurs romains ont adoré ce Juif, qu'un des gouverneurs envoyés par eux avait jugé et laissé crucifier à Jérusalem.

Voilà un fait qui ne se présente pas deux fois dans l'histoire : inexplicable à la raison, contraire à toutes les lois naturelles, il prouve de la façon la plus péremptoire la divinité du christianisme.

C'est cette merveilleuse lutte de près de trois siècles contre la richesse, la puissance, l'erreur et la tyrannie conjurées que nous avons à décrire ici; c'est sur les intrépides chefs qui conduisirent les chrétiens à la victoire, en s'immolant eux-mêmes, que nous voulons plus spécialement attirer l'at-

tention de nos lecteurs. Mais comment raconter tant de hauts faits en si peu de pages ? Comment rendre à ces héros du christianisme les honneurs qui leur sont dus, quand on ne dispose que d'un si étroit espace ? Nous serons obligé de laisser de côté bien des détails, nous ne pourrons pas même donner tous les noms des glorieux athlètes qui ont combattu pour Jésus-Christ. C'est avec une véritable douleur que nous nous résignerons à abréger une histoire si intéressante et si magnifique. Le premier siècle est l'âge divin du christianisme ; le deuxième siècle et le troisième en sont l'âge héroïque : il y a là une mine inépuisable d'attrayants récits, de sublimes épopées, de réflexions vraiment philosophiques. Encore une fois, il faudra nous borner.

Au reste, nos regrets seront un peu diminués par cette considération que, ayant entrepris principalement de venger la Papauté des calomnies et des injures dont on l'accable, nous n'avons pas encore ici à nous occuper de ces calomnies et de ces injures : il y a bien déjà quelques difficultés sur lesquelles nous

devrons nous arrêter, mais l'impiété ni l'hérésie n'ont encore osé s'attaquer directement à ces vénérables vieillards, qui ne sortaient guère des catacombes de Rome que pour aller au supplice; elles n'ont pas osé flétrir la mémoire de ces Pontifes dont la dignité n'était qu'un titre au martyre, et qui ne succédaient à Notre-Seigneur Jésus-Christ que pour monter avec lui sur le Calvaire.

Mais la vie et la mort de ces Pontifes expliquera l'étonnant phénomène de la puissance morale de leurs successeurs, comme la vie et la mort des saints des premiers siècles font comprendre la vitalité dont est douée l'Église de Jésus-Christ.

Voilà bien en effet un édifice qui n'est point bâti sur le sable : placé sur le roc par la main même de Dieu, sur quelles solides fondations il s'appuie ! Pendant trois siècles les ossements des martyrs s'y accumulent; c'est sur trois siècles de sainteté, d'héroïsme et de triomphes que s'élèvent les murailles de la nouvelle Jérusalem, et chacun des siècles suivants y apporte de nouvelles

pierres non moins belles, non moins bien taillées et polies que celles des fondations : qui pourrait les renverser?

Voilà l'Église catholique avec ses pasteurs suprêmes, ses évêques, ses prêtres, ses vierges, ses martyrs, ses saints; la voilà telle que Dieu l'a faite, telle que les siècles l'ont vue et la verront jusqu'à la fin du monde, digne toujours d'entendre chanter en son honneur cette hymne que répètent les fidèles le jour de la Dédicace :

« O heureuse Jérusalem, douce vision de paix, construite au ciel de pierres vivantes, et environnée des chœurs des anges, comme une épouse accompagnée des amis de l'époux!

« Voici la cité nouvelle qui sort du ciel comme de sa maison nuptiale, ornée comme une épouse pour ses noces avec le Seigneur; l'or le plus pur brille sur ses places et dans ses murailles.

« Les riches pierreries embellissent ses portes; son sanctuaire est ouvert; là peuvent entrer tous ceux qui souffrent en ce monde pour le nom de Jésus-Christ.

« C'est par les coups, par les épreuves que ses pierres ont été polies, et c'est par la main du suprême architecte qu'elles sont fixées à leur place : Dieu les y fixe à jamais pour former l'édifice sacré.

« Honneur donc, louange, gloire et puissance au Père qui nous a créés, au Fils qui nous a rachetés ! Louange au Saint-Esprit, dont les fidèles sont le temple ! »

Nous avons revu avec soin cette deuxième édition, corrigé quelques passages, et ajouté au pontificat de saint Calixte Ier des détails rendus nécessaires par de récentes controverses.

LES PAPES
DES CATACOMBES.

I

Constitution de l'Église.

Lorsque les temps apostoliques prirent fin avec saint Jean l'Évangéliste, l'Église était parfaitement constituée dans toutes ses parties; les siècles suivants n'avaient plus qu'à développer, ils n'avaient rien de nouveau à apporter; le temps ne devait pas perfectionner ce qui était parfait dès le commencement, il ne devait que montrer le développement de l'action de l'Église sur le

monde. Le dogme, le culte, la discipline étaient établis : l'hérésie servirait plus tard à définir de plus en plus clairement l'immuable croyance de l'Église; le culte, constitué dans ses parties fondamentales, ne recevrait plus que les additions secondaires demandées par les besoins du cœur humain et rendues possibles par la liberté donnée à l'Église; la discipline n'aurait plus qu'à se modifier extérieurement dans ses parties accessoires, selon les circonstances de temps, de lieux et de personnes, sans changer dans ses caractères essentiels.

L'Écriture sainte et la tradition formaient dès lors les deux dépôts de la doctrine, mais c'était l'Église qui interprétait l'Écriture, c'était elle qui constatait la tradition. En un mot, l'*autorité* était dès lors, comme elle l'a toujours été, le caractère propre de son enseignement. Les apôtres ne raisonnaient pas, ils exposaient : on ne raisonne pas en effet la parole de Dieu, on doit l'accepter, dès le moment qu'elle est reconnue comme étant la parole de Dieu. De sorte que tout

se réduit au témoignage : les apôtres étaient les témoins de Jésus-Christ, et ils attestaient par des miracles, ils attestaient par leur mort la vérité de ce qu'ils disaient; après eux, le témoignage continua également par les miracles, et par ce témoignage suprême de la mort volontaire qui s'appelle le *martyre :* « On croit volontiers, a-t-on dit, des témoins qui se font égorger pour attester la vérité de leurs paroles. » C'est sur ce témoignage que l'Église a été fondée.

Toute religion qui prétend s'appuyer sur la raison humaine exclusivement, qui fait de la raison humaine le juge en dernier ressort de la foi, est par là même convaincue de fausseté. Il n'y a qu'une chose à rechercher : Dieu a-t-il parlé ? qu'a-t-il dit ? Une fois ce point constaté, il n'y a plus qu'à écouter et qu'à se soumettre. Et c'est pour cela que la véritable Église procède par autorité : elle enseigne, elle définit, elle ne discute pas ; tout ce qui reste à faire à la raison, c'est de s'assurer de la véracité du témoin, et c'est une chose toujours facile,

quand il s'agit de l'Église catholique, dont les caractères de véracité sont aussi éclatants que le soleil.

Pour maintenir l'intégrité de la doctrine et du dépôt de la tradition, il fallait une forme de gouvernement régulier : cette forme existait dès le premier siècle. Pierre est le chef du collége apostolique ; lui et ses successeurs légitimes sont les véritables chefs de l'Église, l'Église ne peut être où ils ne sont pas. Voilà le point culminant de la hiérarchie.

Au second rang se tenaient les évêques, dont le nom signifie en grec *surveillant*. Ils étaient élus par l'assemblée du clergé et des fidèles, et sacrés par d'autres évêques. L'évêque prenait soin des pauvres, des veuves, des orphelins ; il présidait à l'administration des aumônes ou *collectes*, et il avait le privilége presque exclusif de la prédication. La consécration se faisait par l'imposition des mains, comme de nos jours. Aussitôt qu'il était élu, il faisait part de son élection à l'évêque de Rome, évêque des

évêques, à qui Jésus-Christ a confié la mission de *confirmer* ses frères. Ainsi, dès ces premiers temps, l'unité était parfaitement établie; la communion avec le siége de saint Pierre était la marque de la catholicité.

Après les évêques venaient les prêtres, *seniores* ou *presbyteri*, mots qui signifient les *anciens*, parce qu'on les prenait parmi les personnes d'un âge mûr et d'une sainteté de vie éprouvée. C'était l'évêque qui les choisissait, souvent sur la désignation même du peuple. Après leur ordination, ils étaient obligés à la résidence, à moins que l'évêque ne leur permît de passer dans une autre province. Les prêtres recevaient une rétribution spéciale à raison de leur ministère, et ils vivaient de l'autel, selon l'expression même employée par saint Paul dans ses épîtres.

Au-dessous des prêtres étaient les diacres, dont l'institution remonte, comme les précédentes, aux apôtres. Les diacres furent d'abord chargés de la répartition des aumônes; ils joignaient à cette fonction celles

de distribuer, à défaut des prêtres, l'Eucharistie aux fidèles, et même de prêcher l'Évangile, comme on le voit par l'exemple de saint Étienne, le premier des diacres et le premier des martyrs.

Les évêques, les prêtres et les diacres étaient tenus de garder la continence : dans le cas où ils avaient été mariés avant leur ordination, ils cessaient dès lors de vivre en commun avec leurs femmes. Le célibat ecclésiastique remonte donc au premier siècle de l'Église.

Le diaconat et la prêtrise formaient ce qu'on appelle les ordres *majeurs;* mais il n'est pas douteux que les autres ordres, appelés *mineurs*, n'existassent déjà du temps des apôtres, comme différents degrés de préparation aux ordres majeurs. Ainsi il y avait des sous-diacres [1] parmi lesquels on

[1] Le sous-diaconat a été élevé à la dignité d'ordre sacré ou majeur vers le temps du pape Innocent III, et peut-être par ce Pape. A partir de ce temps, les sous-diacres firent le vœu qui les enchaîne pour tout le reste de leur vie.

choisissait les diacres ; il y avait aussi des *acolytes*, chargés du soin des cierges, des *exorcistes*, chargés des prières pour l'expulsion des démons, des *lecteurs*, qui lisaient les Écritures au milieu des fidèles, et des *portiers*, à qui l'on confiait le soin des lieux d'assemblée et la convocation des fidèles.

On trouve aussi, dès le premier siècle, le germe des ordres religieux. Il y avait des chrétiens appelés à une vie plus parfaite, et qui s'attachaient à mettre en pratique tous les conseils de l'Évangile. On les appelait *ascètes*, d'un mot grec indiquant qu'ils *s'exerçaient* plus particulièrement à la sainteté; quelques-uns croient que les *thérapeutes* d'Égypte étaient des ascètes chrétiens. Ils vivaient dans la retraite, gardaient la continence, et pratiquaient des jeûnes extraordinaires ; ils ne mangeaient que des aliments secs, couchaient sur la terre nue, et partageaient leur temps entre la prière, l'étude de l'Écriture et le travail des mains.

Les vierges chrétiennes, ces fleurs de

l'Église, à peu près inconnues dans les autres religions, s'étaient déjà multipliées, et protestaient par leur vie contre les désordres et les infamies du monde païen. Il appartenait au Christianisme de mettre en honneur la virginité, que les Juifs regardaient comme un opprobre, et que le paganisme ne pouvait même comprendre. Rome avait six vestales, obligées de garder la virginité seulement jusqu'à un certain âge, et ces vestales étaient comblées d'honneur, elles avaient jusqu'au privilége de sauver la vie au condamné qui se trouvait sur leur passage : l'orgueil était la sauvegarde de leur virginité de quelques années; un châtiment terrible, la mort par la faim dans un sépulcre où elles étaient enterrées vivantes, si elles violaient leur vœu, venait d'ailleurs soutenir leur vertu, et plus d'une vestale succomba. Les vierges chrétiennes, au contraire, renonçaient à toutes les douceurs de la vie, elles vivaient dans la retraite et l'humilité, et on les comptait, on les compte encore par milliers. C'est ainsi

que le Christianisme montre la vertu qu'il possède d'élever l'humanité au-dessus d'elle-même, et de donner à l'esprit un triomphe complet sur la chair : ce n'est pas là non plus un triomphe naturel.

Il existait une autre institution qui ne dura que pendant les premiers siècles de l'Église, celle des *diaconesses*, qui étaient des veuves d'une vertu éprouvée, chargées de visiter les personnes de leur sexe que la pauvreté, la maladie ou quelque autre misère rendaient dignes de la sollicitude de l'Église. Elles instruisaient les catéchumènes, sous la direction des prêtres, les présentaient au baptême, et dirigeaient les nouvelles baptisées dans la pratique des vertus chrétiennes. Elles rendaient compte de leurs fonctions à l'évêque ou aux diacres et aux prêtres que l'évêque avait designés.

Rien de plus touchant que le tableau présenté par les premiers chrétiens : « Chez nous, disait Athénagore aux païens [1], vous

[1] Athénagore vivait sous l'empereur Marc-Aurèle, qui régna de 161 à 180.

trouverez des ignorants, des pauvres, des ouvriers, de vieilles femmes qui ne pourraient peut-être pas montrer par des raisonnements la divinité de notre doctrine; ils ne font pas de discours, mais ils font de bonnes œuvres. Aimant notre prochain comme nous-mêmes, nous avons appris à ne point frapper ceux qui nous frappent, à ne point faire de procès à ceux qui nous dépouillent. Si l'on nous donne un soufflet, nous tendons l'autre joue; si l'on nous demande notre tunique, nous offrons encore notre manteau. Selon la différence des années, nous regardons les uns comme nos enfants, les autres comme nos frères et nos sœurs. Nous honorons les personnes plus âgées comme nos pères et nos mères. L'espérance d'une autre vie nous fait mépriser la vie présente, et jusqu'aux plaisirs de l'esprit. Le mariage est chez nous une vocation sainte, qui donne la grâce nécessaire pour élever les enfants dans la crainte du Seigneur. Nous avons renoncé à vos spectacles ensanglantés, persuadés qu'il y a fort

peu de différence entre regarder le meurtre et le commettre. Les païens exposent leurs enfants pour s'en débarrasser, nous regardons cette action comme un homicide.»

Quelques années plus tard, Tertullien achevait ainsi ce tableau : « On nous accuse d'être des factieux. L'esprit factieux des chrétiens consiste à être réunis dans la même religion, dans la même morale, dans la même espérance. Nous formons une conjuration, il est vrai, mais c'est pour prier Dieu en commun et lire les divines Écritures. Si quelqu'un de nous a péché, il est privé de la communion, des prières et de nos assemblées, jusqu'à ce qu'il ait fait pénitence. Ces assemblées sont présidées par des vieillards, dont la sagesse a mérité cet honneur. Chacun apporte quelque argent tous les mois, s'il le veut ou le peut. Ce trésor sert à nourrir et à enterrer les pauvres, à soutenir les orphelins, les naufragés, les exilés, les condamnés aux mines ou à la prison, pour la cause de Dieu. Tout est commun entre nous, hors les femmes.

Notre repas commun s'explique par son nom d'*agape*, qui signifie *charité*. »

Voilà ce qu'étaient les chrétiens des premiers siècles, donnant l'exemple de toutes les vertus, confondant la corruption païenne par la pureté de leur vie, et puisant leur force dans la prière, dans les sacrements, dans les œuvres de charité, dans les mortifications, dans le jeûne et l'abstinence. La prière publique était l'action principale de leurs journées, surtout du jour du Seigneur, du dimanche, par lequel les apôtres avaient remplacé le sabbat des Juifs, en commémoration du jour de la résurrection du Sauveur et de la descente du Saint-Esprit. Les lieux de réunion furent d'abord les salles à manger que les Latins appelaient *cénacles*, et qui étaient situées dans la partie supérieure des maisons. Plus tard, lorsque les persécutions sévirent, on se réunit ou l'on put, et les chrétiens des villes choisirent, pour être plus en sûreté, les cryptes ou caves souterraines qui se trouvaient aux environs; à Rome, on se réunissait dans les cata-

combes, vastes carrières sur lesquelles nous donnerons plus loin quelques détails.

La prière par excellence était le *sacrifice*, auquel on donnait les différents noms de cène, de fraction du pain, d'oblation ou offrande, de collecte ou assemblée (église), d'eucharistie ou action de grâce, de liturgie ou office public, tous noms qui désignent le sacrifice de la messe, constitué, dès le temps des apôtres, dans ses parties essentielles. C'était l'évêque qui le célébrait, les prêtres ne le faisaient qu'en l'absence de l'évêque. On commençait par des prières ; puis on lisait quelques passages, d'abord de l'Ancien Testament, puis du Nouveau, etc., ce qu'on appelle maintenant l'Épitre et l'Évangile. La lecture de l'Évangile était suivie d'une explication donnée par l'évêque. Après quoi les *catéchumènes*, c'est-à-dire ceux qu'on instruisait encore dans la foi et qui n'étaient pas baptisés, devaient se retirer. Alors commençait l'offrande (offertoire) des dons qui devaient être la matière du sacrifice : c'étaient le pain et le

vin mêlés d'eau. Le peuple se donnait le baiser de paix, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes, en signe de parfaite union. Les paroles de la consécration étaient ensuite prononcées, on récitait en commun l'oraison dominicale, le célébrant communiait et tous les assistants avec lui, sous les deux espèces du pain et du vin. Une *agape*, ou repas commun de charité, suivait la célébration des saints mystères; le pain bénit de nos jours rappelle cet antique et touchant usage.

Les chrétiens se réunissaient encore pour d'autres prières publiques à différentes heures du matin et du soir; le chant des psaumes faisait le fond de ces prières. Le sacrifice du matin de l'ancienne loi était remplacé par les matines, celui du soir par les vêpres; la troisième, la sixième et la neuvième heure du jour, tierce, sexte et none, étaient sanctifiées par la récitation des psaumes. Dès lors aussi, l'on voit en usage les cérémonies qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, les agenouillements, les prostrations,

les encensements, la distribution de l'eau bénite et les flambeaux allumés. Mais toutes ces cérémonies étaient enveloppées d'un profond mystère, à cause des persécutions et dans la crainte des profanations, et c'est pour cela que les païens, incapables de croire à des réunions innocentes, imputaient aux chrétiens toutes les abominations de leurs propres mystères.

On a vu quelle était la vie pure et sainte des premiers chrétiens, on sait quels étaient leurs mystères, quel ordre et quelle décence régnaient dans leurs assemblées, combien sublime était leur doctrine, combien céleste leur morale. Voici comment les païens dénaturaient la vérité : « Il y a une nouvelle secte, disaient-ils, qui prêche ouvertement le mépris des dieux et qui pousse au renversement de leurs autels. Ce sont des athées qui parlent d'un roi appelé Christ, qui leur donnera un jour l'empire, et qui refusent de prier pour César. C'est une race d'imposteurs, de sophistes, et d'hommes adonnés aux maléfices, capables de tous les

crimes, ennemis de la nature entière, qui se livrent à d'horribles débauches, et qui vivent de chair humaine. Malgré les peines portées contre eux, ils se réunissent le jour de Soleil (dimanche) pour initier leurs prosélytes. Un enfant couvert de pâte faite pour tromper les yeux de ceux qui ne connaissent pas ce mystère, est placé devant l'initiateur: le prosélyte frappe et tue l'enfant sans le savoir, et ces tigres boivent son sang, se partagent ses membres, et se garantissent le silence par la complicité du crime. »

C'est ainsi qu'on défigurait le divin banquet de l'Eucharistie ; on défigurait les agapes en les transformant en des scènes monstrueuses que la plume se refuse à décrire. « Ce n'est pas seulement une idole absurde qu'ils honorent, disait-on encore, c'est un mort, Christ, qui a été fait Dieu après une fin ignominieuse, et la croix est pour eux un objet sacré. Ils ajoutent à ces chimères les visions les plus insensées : ils disent qu'ils ressusciteront après la mort ; ils ne veulent pas mettre de couronnes sur

les tombeaux ; ils fuient les spectacles et les festins publics ; ils ont horreur des mets consacrés aux dieux et des libations. Contempteurs de Jupiter, ils maudissent son culte et prient sur les tombes de ceux d'entre eux qui ont été suppliciés. Ils accueillent parmi eux les hommes les plus pervers ; il suffit qu'ils viennent à eux et se confessent ; ces magiciens répandent sur eux un peu d'eau, et les criminels sont absous. Vil ramas d'apprêteurs de laine, de tisserands, de cordonniers, de misérables sortis de la plèbe, les chrétiens se déclarent audacieusement les ennemis des dieux, de César, du sénat, des lois, du genre humain. »

Ces fables excitaient le peuple contre les disciples de Jésus-Christ ; les philosophes les détestaient, parce qu'ils détruisaient leurs anciens systèmes ; les empereurs et les puissants, parce qu'ils condamnaient leur tyrannie, leurs crimes et leurs débauches ; ils étaient en effet en butte à la haine du genre humain ; mais c'est parce que toutes les passions voyaient en eux des ennemis,

c'est surtout parce que le monde ne les connaissait pas. Il fallait encore deux siècles de combats pour vaincre l'enfer conjuré, pour ouvrir les yeux qui s'aveuglaient, et pour faire triompher le divin Crucifié.

II

Les Catacombes.

Avant d'assister à ces luttes et à ces triomphes, il faut pénétrer un moment dans ces demeures souterraines où les premiers chrétiens de Rome priaient Dieu et puisaient la force de combattre jusqu'à la mort; où leurs frères recueillaient pieusement leurs restes mutilés, devenus les trésors les plus précieux de la ville des Césars, mines inépuisables d'où la chrétienté tout entière extrait chaque jour les riches joyaux de ses temples, vastes carrières dont les pierres

sont les ossements des martyrs, dont les échos redisent les plus glorieux combats qui se soient jamais livrés sur la terre.

Telles sont les catacombes de Rome, vrai palais des martyrs, où ces héros de la foi priaient pendant leur vie, où ils reposent après leur mort.

Qu'on se figure un labyrinthe de galeries souterraines, de petits corridors obscurs, les uns droits, les autres tortueux, qui se coupent et s'entrelacent pour ainsi dire les uns dans les autres, plusieurs ouverts et praticables, un grand nombre si étroits qu'on ne peut y passer, ou comblés par des éboulements, d'autres qui laissent deviner à droite et à gauche des profondeurs inconnues, où le visiteur ne se sent pas le courage de s'enfoncer; que dans ce labyrinthe, dans ces galeries, dans ces corridors on se représente des milliers et des milliers de sépultures, qu'on songe que tout est plein d'ossements, que c'est là un véritable palais de la mort, et l'on aura une idée générale des catacombes.

Dans les parois des corridors ont été pratiquées, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement les unes au-dessus des autres, comme les rayons d'une bibliothèque où la mort aurait déposé ses œuvres [1]. Quand un corps avait été deposé dans la niche, on refermait l'ouverture avec des pierres et de la chaux; les fossoyeurs fermaient habituellement l'accès d'un corridor, lorsqu'ils en ouvraient un autre; c'est ainsi que des galeries entières furent bouchées, d'autres ne le furent que plus tard, après qu'on en eut retiré les reliques sacrées.

Le visiteur qui accompagne dans leurs travaux les explorateurs des catacombes, ne peut se défendre d'un sentiment de vénération en foulant aux pieds ce sol qu'ont foulé les martyrs, en pénétrant dans ces grottes nouvellement ouvertes, où nul pied humain n'avait pénétré depuis ceux des chrétiens qui vinrent ensevelir là quelqu'un

[1] Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne.* — Tullio Dandolo, *Roma ed i Papi.*

de leurs frères tombés sous les coups de Dioclétien. Là on contemple tous les ravages que la mort a pu faire pendant près de dix-sept siècles, mais ces ravages n'inspirent aucun effroi, parce qu'on est sûr de voir un jour ces restes d'ossements, cette poussière humaine briller de tout l'éclat de la glorieuse résurrection.

Les chrétiens des temps apostoliques avaient déjà songé aux vastes cryptes du Vatican et des jardins de Lucine, sur le chemin d'Ostie, pour y cacher les précieux restes de saint Pierre et de saint Paul. Mais bientôt il fallut des retraites plus vastes pour les morts et surtout pour les vivants; on les trouva dans les *Arenaria* ou sablières de Rome. Ces sablières étaient les anciennes carrières d'où l'on avait extrait la pouzzolane, roche sablonneuse dont Rome avait fait le ciment de ses édifices. L'espace ne manquait pas, mais comme ces arènes étaient encore exploitées, elles ne donnaient pas assez de sécurité aux chrétiens. C'est alors que ceux-ci creusèrent des puits

et se mirent à ouvrir secrètement, au-dessous même des arènes, un nouveau refuge plus assuré. La nature du terrain se prêtait heureusement à ce travail. Des galeries qui ne permettaient qu'à peine à une personne de passer, furent poussées dans tous les sens, et ce travail, continué pendant près de deux siècles, fit des catacombes le labyrinthe que l'on explore de nos jours avec plus de soin que jamais. Les ouvriers observaient d'ailleurs une étonnante régularité dans leurs travaux : quatre ou cinq voies principales creusées en forme de croix grecque (+) forment le plan général de cette cité souterraine ; et sur ces quatre ou cinq grandes lignes, se croisent et se rattachent l'une à l'autre cinquante à soixante voies secondaires qui communiquent toutes ensemble, et qui occupent une superficie de plusieurs milles.

La partie la plus considérable des catacombes se trouve hors des murs, sur la rive gauche du Tibre, et s'étend jusqu'au pied des collines d'Albano et de Tivoli ; c'était

comme une grande ligne de circonvallation souterraine, au moyen de laquelle le christianisme tenait assiégée la capitale de l'idolâtrie[1]; c'étaient à la fois des cimetières et des camps remplis de guerriers prêts à renverser la forteresse du paganisme. Ainsi, le tombeau de saint Pierre regardait le cirque de Néron; le cimetière de saint Pancrace menaçait le champ de Mars; la crypte de saint Paul correspondait à la colonne de Cestius; le tombeau de sainte Priscille au temple de l'Honneur; les grandes catacombes se dirigeaient vers le palais des empereurs et vers le Capitole; et les assiégeants et les assiégés étaient dans une lutte continuelle: tantôt les assiégés faisaient irruption dans les catacombes pour les dévaster, tantôt les assiégeants s'élançaient sur les places publiques de Rome pour y mourir, c'est-à-dire pour y gagner des victoires, car plus le nombre des martyrs augmentait, plus le paganisme se sentait ébranlé, et c'est après la plus violente des

[1] Dandolo.

persécutions qu'il tomba expirant, au moment même où il croyait avoir détruit pour jamais la religion de Jésus-Christ.

Deux grandes lignes de catacombes partent du Vatican et tournent autour de la ville pour venir se réunir sous la voie Appienne. Sur cette voie, la plus magnifique de l'empire, s'élevaient les mausolées des Métellus, des Marcellus, des Scipions, les plus grands hommes de la république romaine ; c'est là aussi que le christianisme établit comme le quartier général de ses tombeaux avec le cimetière de Saint-Calixte. Ce cimetière a reçu son nom du Pape qui l'agrandit considérablement au commencement du troisième siècle, car il existait déjà dès le milieu du deuxième siècle. On pense que ce cimetière souterrain n'a pas reçu moins de cent soixante-quatorze mille corps de martyrs. On y compte trois cents corridors explorés, auxquels correspondent et se rattachent d'autres corridors innombrables que l'on n'a pas encore fouillés et qui seront longtemps inaccessibles. C'était bien

véritablement un Vatican souterrain ; là régnaient les Papes, là ils préparaient, à force de sainteté, de vertus et de courage, le triomphe public de leur souveraineté spirituelle.

La situation du cimetière de Saint-Calixte[1] près de la voie Appienne permettait aux fidèles qui le fréquentaient d'échapper plus facilement aux recherches des espions. Ils faisaient tous leurs efforts pour empêcher la découverte du lieu de refuge des Souverains-Pontifes : des sentinelles veillaient aux alentours, déguisés sous des haillons de mendiants, et munis d'un mot d'ordre pour se reconnaître entre eux et pour reconnaître les frères ; c'était à eux qu'il fallait s'adresser pour être conduit devant le Pape. Ainsi, quand sainte Cécile envoya le néophyte Valérien, son époux, vers le pape Urbain, qui était caché dans cette catacombe, elle lui dit : « Lorsque vous serez arrivé à la huitième pierre milliaire,

[1] On appelle aussi ce cimetière les catacombes de Saint-Sébastien.

vous y trouverez quelques pauvres ; ils me connaissent ; abordez-les avec affabilité et dites-leur que c'est Cécile qui vous envoie pour être conduit auprès du saint vieillard Urbain, pour lequel elle vous a confié un message. » Sainte Cécile fut plus tard ensevelie dans cette même catacombe. On voit encore la chambre que l'on regarde comme ayant été habitée par les Papes. Dans l'église située à l'entrée de la catacombe, on lit cette inscription : « C'est ici le cimetière du célèbre pape Calixte, martyr. Quiconque le visitera étant véritablement contrit et après s'être confessé, obtiendra l'entière rémission de tous ses péchés, par les glorieux mérites de cent soixante-quatorze mille saints martyrs qui ont été enterrés là avec quarante-six évêques illustres, qui tous ont passé par de grandes tribulations, et qui pour devenir les héritiers du royaume du Seigneur, ont souffert le supplice de la mort pour le nom de Jésus-Christ. »

Quelques auteurs prétendent que quarante-six Papes ont été enterrés dans cette

catacombe ; on peut au moins l'assurer de saint Anthère, de saint Fabien, de saint Lucius, de saint Étienne, de saint Sixte II, de saint Denys, de saint Eutychien, de saint Caïus, de saint Marcel, de saint Eusèbe et de saint Melchiade, tous morts martyrs, et de saint Sylvestre, qui mourut sous le règne de Constantin. Les autres Papes des trois premiers siècles furent enterrés dans les catacombes du Vatican, de la voie Appienne et de la voie Aurélienne. Tous sont bien les Papes des catacombes, puisque c'est là qu'ils vivaient, là que leurs sacrés ossements furent déposés.

Tous les corps déposés dans les catacombes n'étaient pas des corps de martyrs : les chrétiens désiraient d'être enterrés auprès des tombeaux de ceux qui avaient donné leur vie pour Jésus-Christ, et c'est ainsi que les catacombes se remplissaient. Mais il est facile de distinguer des autres les tombes qui renfermaient les reliques des martyrs. Souvent une inscription l'indique, et donne en même temps le nom du glo-

rieux confesseur de la foi ; toujours une fiole renfermant un sang coagulé et desséché témoigne que le mort a conquis la couronne céleste par l'effusion de son sang. Les chrétiens recueillaient avec le plus grand soin le sang des martyrs, malgré les périls auxquels ils s'exposaient en le faisant ; quelquefois ils le ramassaient avec des éponges ou du linge, et c'est pour cela que des fioles contiennent des éponges ou des linges teints de sang. Aussi la congrégation des indulgences et des reliques a-t-elle déclaré, en 1668, que les fioles teintes de sang, accompagnées d'une branche de palmier, symbole du triomphe, doivent être regardées comme une marque certaine de la présence des reliques d'un martyr.

Les fouilles pratiquées dans les catacombes ont mis au jour de précieux témoignages de l'art chrétien, du symbolisme, de la doctrine et de la discipline de ces premiers âges de l'Église ; ce sont des preuves qui viennent chaque jour confirmer la tradition, et démontrer que l'Église romaine a conservé la

foi dans toute son intégrité et dans toute sa pureté. Le monogramme du nom de Jésus-Christ avec une croix, que Constantin plaça sur le *labarum*, nouvel étendard de l'empire romain, avait précédé ce prince ; on le retrouve sur les tombeaux de saint Marius et de saint Alexandre, de saint Laurent, de saint Caïus, pape, et de plusieurs autres. Jésus-Christ lui-même était représenté sous la figure d'un agneau avec une croix ou sans croix sur la tête, et plus souvent encore sous celle d'un pasteur qui porte la brebis égarée sur ses épaules. La colombe, simple et douce, le cerf, qui soupire après les fontaines d'eau vive, les poissons, l'ancre, les chandeliers, l'olivier, le palmier, la vigne, le paon, dont le riche plumage fait songer à la glorieuse transfiguration des élus, une multitude d'autres images prises dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, étaient autant de symboles compris de tous, et qui rappelaient aux chrétiens toute la suite de la religion.

Quant aux inscriptions placées sur les

tombeaux, elles sont fort simples : le nom, l'âge, le jour et le genre de mort, c'était tout le plus souvent, ou bien l'on y ajoutait seulement trois ou quatre mots d'éloge ou d'espérance, plus touchants dans leur simplicité que les épitaphes les plus ambitieuses : « Perpetuus, qui a bien mérité du Christ, son Dieu, il vécut xxv ans; Leontia, sa mère, l'a déposé à cette place, en paix. — Julia, en paix à côté des saints. — Protus dort ici dans le Saint-Esprit. — Pierre, qui vécut XIX ans en Jésus-Christ, déposé ici en paix sous le consulat de Philippe. — Laurinie, plus douce que le miel, repose en paix. » Les épitaphes des martyrs n'étaient pas plus longues : « Primitius, qui vécut XXXIII ans, après avoir, martyr inébranlable, souffert plusieurs épreuves, repose en paix. — Tu es tombée trop tôt, Constantia, admirable de beauté et de grâce, sois en paix ! — Les martyrs Simplicius et Faustinus, dont la passion a fini dans les eaux du Tibre, ont été déposés dans ce cimetière. — Moi, Secunda, j'ai élevé cette chapelle à la

mémoire de ma fille Secundine, qui laissa ce monde pour la foi avec son frère Laurentinus ; ils partirent en paix. »

L'Église tout entière était dans les catacombes. On retrouve dans ces demeures souterraines tout ce qui en constituait la discipline et le culte : les *cubicula* ou chambres funèbres, les *cryptes*, les *baptistères* et les *églises*. Chaque *cubiculum* contenait environ une douzaine de corps ; ils étaient arqués à la partie supérieure, tantôt carrés, tantôt ovales, tantôt octogones ou hexagones, et présentant intérieurement trois arcades : une en face de l'entrée, et les deux autres à droite et à gauche. Le nom de *crypte* s'appliquait plus particulièrement à de petites chapelles, plus grandes que les *cubicula*, et construites sur le même plan ; la niche circulaire du fond, qui servait d'autel, s'élevait un peu au-dessus du sol, et à droite et à gauche s'y trouvaient souvent deux chaires pour les diacres. Les *baptistères* étaient de grands bassins, ou des fontaines naturelles dans lesquelles on plon-

geait les néophytes pour les baptiser. Quant aux *églises* ou lieux de réunion générale, elles avaient une forme oblongue et ne pouvaient guère contenir qu'une centaine de chrétiens à la fois : on les reconnaissait à leurs chaires, à la hauteur de la voûte, aux consoles taillées dans les parois et qui portaient les lampes, enfin à la faible lucarne ouverte d'à-plomb au-dessus de la porte, afin de donner passage à l'air extérieur.

Mais il faut s'arracher à ces souterrains tout remplis de si glorieux souvenirs, et raconter maintenant les combats des héros qui dorment en paix dans cette ville immense de la mort. Ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître plus en détail la Rome des martyrs et des saints, n'auront qu'à lire l'*Esquisse de Rome chrétienne*, par monseigneur Gerbet ; ils trouveront une ample matière pour nourrir leur piété et leur curiosité dans ce beau livre ; nous nous plaisons d'autant plus à le signaler ici, qu'il nous a doucement reposé de la lecture des

tristes ouvrages publiés dans ces derniers temps pour rabaisser l'Église et la Papauté, lecture qu'il fallait bien entreprendre pour répondre aux attaques dont notre Mère est l'objet, et aux outrages dont on accable le Vicaire de Jésus-Christ[1].

III

Les Martyrs.

Lorsque l'apôtre saint Jean mourut, la même année que le pape saint Clément, l'Évangile avait déjà été prêché par toute la terre, et des chrétientés florissantes existaient dans les principales villes de l'Empire. Cette rapide propagation d'une religion ennemie de la volupté et de la tyrannie,

[1] Consulter aussi Raoul-Rochette, *Tableau des Catacombes*; Mgr Gaume, *les Trois Rome*; Bosio, *Roma sotterranea*, etc.

effraya les empereurs : Néron et Domitien auraient voulu la détruire, mais c'étaient deux montres de cruauté, on pouvait croire qu'ils n'avaient été persécuteurs que parce qu'ils étaient des tyrans ; la persécution de Trajan, l'un des plus grands empereurs qu'ait eus Rome païenne, l'un de ceux que les historiens ont le plus célébré pour sa justice et sa douceur, montra ce que le Christianisme pouvait attendre des meilleurs princes.

L'un des premiers actes de Trajan fut de bannir le Pape saint Clément ; puis il remit en vigueur une ancienne loi romaine qui défendait de reconnaître aucun dieu sans l'approbation du Sénat. Tout se fit avec la plus grande régularité ; il n'y eut point d'édit sanglant, on se contenta d'interdire dans les provinces les associations et les assemblées nocturnes. C'était une persécution d'un caractère tout politique, au jugement de l'empereur. En effet, on n'accusait les chrétiens d'aucun crime, on ne contestait pas leur innocence, mais ils ado-

raient un Dieu non reconnu par la loi, ils étaient en contravention avec les règlements relatifs au culte officiel de l'empire, donc ils méritaient la mort.

Il est curieux de voir comment les plus belles intelligences du paganisme et l'empereur lui-même envisageaient cette question. Pline le Jeune, l'un des meilleurs écrivains latins et des plus beaux caractères de l'ancienne Rome, était gouverneur de Bithynie et ami particulier de Trajan. Après avoir interrogé les chrétiens pour leur faire exécuter la loi, il se crut obligé d'écrire à l'empereur afin de savoir comment il fallait se comporter à l'égard de ces gens à qui il n'avait véritablement rien à reprocher : « J'ai voulu examiner par moi-même, « dit-il, la conduite des chrétiens. Ils ont « coutume de s'assembler, à un jour mar« qué, avant le lever du soleil, et de chanter « ensemble des hymnes en l'honneur du « Christ, qu'ils révèrent comme un Dieu. « Ils s'obligent par serment à éviter tous « les crimes, à ne commettre ni fraude, ni

« vol, ni adultère, à ne jamais manquer à « leur parole, à ne point nier un dépôt. Ils « se retirent ensuite, et s'assemblent de « nouveau pour prendre en commun un « repas ordinaire et innocent... Par la pros- « cription qu'on dirige contre les chrétiens, « on met en péril une multitude de per- « sonnes de tout âge, de tout sexe et de toute « condition, car cette superstitieuse conta- « gion a gagné, non-seulement les villes, « mais encore les bourgs et les campagnes. « On abandonne les temples des dieux, « les sacrifices solennels sont interrompus « depuis longtemps, et nul n'achète main- « tenant de victimes. Je n'ai pas peu hésité « pour savoir s'il faut, dans des procès de « ce genre, admettre quelque différence « d'âge ou de rang ; si les plus tendres en- « fants ne doivent point être distingués des « grandes personnes ; s'il faut pardonner au « repentir, ou s'il ne suffit pas de n'être « plus chrétien, dès qu'on l'a été une fois ; « enfin, si ce que l'on punit, c'est le nom « seul sans autres crimes, ou les autres « crimes attachés au nom. »

On ne saurait trouver un plus magnifique témoignage rendu à la pureté des mœurs des premiers chrétiens et à leur innocence. La lettre de Pline prouve en même temps combien le Christianisme avait fait de progrès. On devrait s'attendre à une réponse impériale qui mettra les chrétiens hors de cause, et, puisque leur religion n'a pas encore reçu l'approbation du sénat, Trajan proposera sans doute à cette assemblée de reconnaître Jésus-Christ comme l'un des dieux tolérés dans l'empire. Mais on oublie que les prêtres des dieux voyaient leurs temples déserts, que la religion du Crucifié est l'ennemie des passions, et que l'erreur, tolérante pour l'erreur, est toujours intolérante pour la vérité. Trajan répondit à Pline : « Il ne faut pas rechercher les chré« tiens, mais s'ils sont dénoncés et s'ils « persistent dans leur foi, il faut les pu« nir.» Sur quoi Tertullien s'écrie : « Étrange « décret qui, en défendant de rechercher les « chrétiens, reconnaît implicitement leur in« nocence, et qui ordonne néanmoins de les

« punir comme coupables, sur une simple dé-
« nonciation ! » Tertullien avait raison, mais la passion ne raisonne pas, et le paganisme et le despotisme impérial sentaient d'ailleurs trop bien à quel point la nouvelle religion les menaçait pour consentir à la tolérer. Elle rendait les hommes meilleurs et faisait diminuer le nombre des crimes : qu'importe, puisqu'elle proscrivait les voluptés et les excès de la tyrannie !

Troisième persécution (106).

La persécution sévit donc sous Trajan avec presque autant de fureur que sous Néron et sous Domitien, avec des intervalles de relâche suivis de nouvelles rigueurs dans les provinces, selon les dispositions particulières des gouverneurs romains.

Alors moururent pour le nom de Jésus-Christ, et le vénérable vieillard Siméon, parent de Notre-Seigneur et évêque de Jérusalem, et les disciples des apôtres, Oné-

sime et Timothée, et le pape saint Évariste, et des milliers d'autres. Mais entre tous se distingua l'illustre évêque d'Antioche, saint Ignace, qui était disciple de saint Jean l'Évangéliste, et qui avait succédé à saint Évode, successeur de saint Pierre.

Trajan marchait alors contre les Parthes. Arrivé à Antioche, il songea à se concilier la faveur de ses dieux en faisant rechercher les chrétiens. Ignace parut devant le puissant empereur qui lui dit aussitôt : « C'est donc toi, mauvais démon, qui oses enfreindre mes ordres et persuader aux autres de périr misérablement? — Personne, répondit Ignace, n'appelle Théophore un mauvais démon. — Et qui est Théophore? reprit Trajan. — Celui qui porte Jésus-Christ dans son cœur[1]. — Tu crois donc que nous n'avons pas aussi dans nos cœurs les dieux qui nous donnent la victoire? — C'est une erreur d'appeler dieux les démons que vous adorez, reprit Ignace ; il n'y a qu'un seul Dieu

[1] Ignace était surnommé *Théophore*, mot qui en grec signifie *porte-Dieu*.

qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent, et un Jésus-Christ son Fils unique, dans le royaume duquel je désire ardemment d'être admis. — Tu veux sans doute parler de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? dit l'empereur. — C'est celui-là même qui, par sa mort, a crucifié le péché avec l'auteur du péché, répliqua le saint évêque. — Tu portes donc le Christ en toi? dit encore Trajan. — Oui, répondit Ignace, car il est écrit : *J'habiterai et je me reposerai en vous.* » Trajan, désespérant de vaincre la constance de l'évêque, rendit cet arrêt : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter en lui le Crucifié, soit lié et conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes et y servir de spectacle au peuple. » En entendant cet arrêt, Ignace s'écria dans un transport de joie : « Je vous rends grâce, ô Seigneur, de ce que vous m'honorez des mêmes chaînes dont vous avez honoré le grand Paul, votre apôtre. » Et recommandant à Dieu son Église, il s'enchaîna lui-même et se livra aux soldats. Les empereurs ro-

mains n'étaient pas habitués à voir de pareils criminels.

Le voyage de saint Ignace à Rome fut un long triomphe et une fructueuse mission. Les diverses chrétientés de la Syrie lui envoyèrent des députations ; il les supplia de ne pas retarder la consommation de son martyre. Il craignait que les chrétiens de Rome ne fissent des démarches en sa faveur ; il leur écrivit cette lettre, monument magnifique de l'amour avec lequel les chrétiens d'alors embrassaient les croix et les tortures, et preuve nouvelle de la primauté reconnue du siége de saint Pierre :

« Ignace à l'Église favorite de Dieu, éclairée de la lumière de celui qui dispose tout selon l'amour de Jésus-Christ, à cette Église, élevée sur un siége d'honneur au-dessus des autres églises, où tout est réglé par la prudence, où tout est conduit par la sagesse, où la charité règne, où la chasteté triomphe... Je crains que vous n'ayez pour moi une compassion trop tendre, et qu'en vous opposant à ma mort, vous ne vous opposiez à

ma félicité. Souffrez que je sois immolé, tandis que l'autel est dressé. Unissez seulement vos voix, et chantez durant le sacrifice des hymnes de louange... Ne vous laissez donc pas aller à une fausse compassion pour moi. Laissez-moi devenir la pâture des bêtes. Je suis le froment de Dieu ; il faut que je sois moulu sous la dent des bêtes, afin que je devienne un pain digne d'être offert à Jésus-Christ. Oh ! caressez ces bêtes farouches, afin que, me dévorant tout entier, elles deviennent mon tombeau..... Je soupire après les bêtes qui me sont préparées : puissent-elles me mettre en pièces sur le champ ! Je les irriterai, afin qu'elles me dévorent promptement, et qu'il n'en soit pas de moi comme de quelques-uns qu'elles n'ont pas osé toucher. Si elles ne le veulent pas, je les y forcerai... Je vous écris vivant, mais je désire mourir. Mon amour est crucifié. Je ne suis sensible ni à la nourriture corruptible, ni aux plaisirs de cette vie. Je désire le pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ. Je désire pour breuvage le sang du

même Jésus-Christ, qui est la charité incorruptible. »

Trouve-t-on dans le paganisme un tel amour de Dieu, un tel mépris de la vie, de telles aspirations vers l'infinie Beauté et l'infinie Sainteté? Comme le Christianisme avait transformé la nature humaine! Quelle supériorité il donne à l'esprit sur la chair! Quelle révolution que le paganisme sentait d'ailleurs en frémissant, et dont il essayait de reculer l'avénement définitif en prodiguant les supplices et les séductions!

Le saint évêque d'Antioche n'écrivit pas seulement aux fidèles de Rome : il adressa encore des lettres aux Églises d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles, de Smyrne et de Philadelphie, et à saint Polycarpe, disciple comme lui de saint Jean l'Évangéliste, et évêque de Smyrne ; toutes ces lettres sont des monuments de sagesse, de foi et de charité. Il s'était d'abord arrêté quelque temps à Smyrne ; ses gardes le conduisirent ensuite à Troade, puis à Napoli, en Macédoine, et à Philippes. Il dut traverser à pied

toute la Macédoine et l'Épire. Il se rembarqua à Épidaure en Dalmatie, passa près de Rhéges et de Pouzzoles, et débarqua près d'Ostie, d'où il se rendit à Rome. Les chrétiens vinrent en foule au-devant de lui. Il arriva à Rome le 20 décembre de l'an 107 : ce jour était le dernier des jeux publics que l'on célébrait alors. Le préfet de la ville le fit aussitôt conduire à l'amphithéâtre.

Ignace, en entendant les rugissements des lions, reprit ces paroles de sa lettre aux Romains : « Je suis le froment de Dieu, il faut que je sois moulu sous la dent des bêtes, pour que je devienne un pain digne de Jésus-Christ. » A peine les avait-il prononcées, que deux lions furent lancés sur lui, et le dévorèrent en un moment, ne laissant de son corps que les os les plus gros et les plus durs. Dieu l'avait exaucé. « A ce triste spectacle, disent les chrétiens qui l'avaient accompagné et qui ont raconté son martyre, nous fondions tous en larmes. Nous passâmes la nuit suivante dans la

prière et dans les veilles, conjurant le Seigneur de nous consoler de cette mort en nous donnant quelque gage assuré de la gloire qui la suivait. Le Seigneur nous exauça; car quelques-uns d'entre nous s'étant endormis, virent Ignace dans une gloire ineffable. »

Trajan fut moins malheureux que d'autres persécuteurs ; il fit même plusieurs expéditions militaires qui le couvrirent de gloire ; mais la main de Dieu s'appesantit à la fin sur lui. Il était en Orient, on lui préparait à Rome et dans toute l'Italie un retour triomphal. Il mit le siége devant une ville presque inconnue des Arabes Agaréniens ou Sarrasins ; il fut battu et contraint de le lever. Alors il tomba malade ; on soupçonna qu'il était empoisonné. Comme il revenait en Italie, il mourut à Sélinonte, en Cilicie, l'an 112, après dix-neuf ans de règne, laissant pour lui succéder Adrien, marié à sa petite-nièce. Trajan n'eut pas de postérité ; au moment où il mourut, il put apprendre que toutes les provinces con-

quises par lui se révoltaient. Dans sa conduite privée il ne s'était distingué que par d'infâmes débauches que partageait son successeur, dont il était le tuteur. Cet homme, que ses abominables mœurs auraient rendu de notre temps l'objet du mépris et du dégoût universels, fut cependant l'un des meilleurs empereurs romains, et il était vanté comme le modèle des princes : voilà ce que le paganisme produisait de plus parfait !

Adrien, qui régna de 117 à 138, se déshonora plus encore que son prédécesseur par l'infamie de ses mœurs; toutes les abominations de Sodome étaient familières à cet empereur du second siècle de l'ère chrétienne, que les historiens regardent cependant comme le siècle d'or de l'empire. La persécution continua sous Adrien comme sous Trajan : deux papes, saint Alexandre et saint Sixte 1er, en furent les victimes. On compta aussi parmi elles saint Denys l'Aréopagite, qui s'était converti à la prédication de saint Paul; il devint le premier évêque d'Athènes, et fut aussi probablement

le premier évêque de Paris : c'est du moins ce qu'indiquent les plus antiques traditions et les martyrologes de Rome et des Grecs, et ces autorités valent bien celle des critiques qui ont voulu faire deux Denys du disciple de saint Paul. N'y avait-il pas un dessein providentiel dans la mission donnée à l'Aréopagite, de venir en Gaule pour y mourir sur cette colline de Montmartre (*mons Martyris*, montagne du Martyr), qui domine la moderne Athènes et la nouvelle capitale intellectuelle du monde moderne, comme Athènes l'était du monde romain?

Mais le martyre le plus célèbre de ce temps fut celui de sainte Symphorose et de ses sept enfants : Crescent, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Stractée et Eugène. Adrien avait fait bâtir une magnifique maison de campagne à Tibur (aujourd'hui Tivoli). Il apprit que là vivait la veuve d'un chrétien martyr, nommée Symphorose, qui ne s'occupait que de prier et d'élever pieusement ses enfants. Il voulut la voir, d'autant plus que ses prêtres prétendaient que les

dieux seraient irrités contre lui tant que Symphorose et ses enfants continueraient d'invoquer Jésus-Christ. Adrien employa d'abord la douceur et la persuasion. Symphorose répondit au nom de tous : « Gétulius, mon mari, et son frère Amantius, tous deux tribuns dans vos armées, ont souffert divers tourments pour le nom de Jésus-Christ, plutôt que de sacrifier aux idoles. Nous voulons les imiter. »

Adrien, irrité de cette réponse, prit alors un son sévère : « Si tu ne sacrifies avec tes enfants, dit-il à Symphorose, vous serez tous offerts en sacrifice à nos dieux puissants. — Vos dieux ne peuvent me recevoir en sacrifice, répliqua la sainte veuve ; mais si je suis brûlée pour le nom de Jésus-Christ, ma mort augmentera les tourments que vos démons souffrent dans leurs flammes. — Sacrifiez à mes dieux, ou vous périrez tous misérablement, s'écria l'empereur. — Ne croyez pas que la crainte puisse me faire changer, répondit doucement Symphorose ; je désire être réunie dans le lieu

du repos avec mon mari, mort pour le nom de Jésus-Christ. »

On ne put rien tirer autre chose de cette courageuse chrétienne. On la conduisit au temple d'Hercule, où elle eut le visage meurtri à coups de poing. On la suspendit ensuite par les cheveux, et, comme elle demeurait inébranlable, on la jeta dans la rivière avec une grosse pierre au cou. Le lendemain, Adrien fit venir les sept fils de la sainte. Après avoir inutilement employé les caresses et les menaces pour les faire apostasier, il fit planter autour du temple d'Hercule sept poteaux sur lesquels on les étendit avec des poulies. On les serra avec tant de violence que leurs os furent disloqués. Mais, loin de céder à la cruauté des bourreaux, ils s'animaient les uns les autres. L'empereur, furieux d'une telle résistance, commanda de les mettre à mort dans l'endroit même où ils étaient : Crescent fut percé d'un coup d'épée dans la gorge ; Julien eut la poitrine piquée de plusieurs pointes de fer qu'on y enfonça ; Némèse eut

le cœur percé d'une lance; Primitif fut frappé à l'estomac; on rompit les reins à Justin, on ouvrit les côtes à Stractée, et Eugène, qui était le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas. Adrien fit creuser une fosse profonde, où l'on jeta les corps des martyrs. Les prêtres païens nommèrent cet endroit les *Sept Biothanates*, c'est-à-dire les Sept Suppliciés.

Tels étaient les amusements du très-clément et très-doux Adrien qui, en montant sur le trône, avait proclamé qu'il oubliait toutes ses anciennes injures, et qui s'était arrêté un jour aux cris d'une femme demandant justice à l'empereur, et lui disant de cesser de régner, s'il ne voulait pas rendre justice à ses sujets. Mais, à côté de quelques-uns de ces traits de vertu tout humaine, à côté des améliorations véritables apportées dans l'administration de l'empire, que de cruautés ! que de bassesses et d'infamies, qui déshonoreraient à jamais un prince chrétien ! Adrien aimait les arts, et, par jalousie, il faisait périr les artistes dont la gloire l'of-

fusquait; il aimait la justice, et il faisait périr les chrétiens innocents. Quand sa mort approcha, accélérée par ses honteuses débauches, il se montra plus cruel et plus fantasque que jamais : il fit périr son beau-frère Servien et son petit-neveu Fuscus ; il fit mourir de chagrin ou de poison sa propre femme Sabine, dont il fit ensuite une déesse ; il fit mourir son fils adoptif Vérus, car ces persécuteurs n'avaient pas d'enfants, et il en fit également un dieu. Rien de tout cela ne calmait ses souffrances; il souhaitait mourir et ne le pouvait; il demandait du poison ou une épée, et personne ne lui en donnait; il se lamentait de ne pouvoir se faire mourir, lui qui pouvait encore faire mourir les autres. Enfin, il mangea et but des choses qui ne convenaient point à son état, et mourut ainsi comme un animal qui ne se soucie ni du passé ni de l'avenir; le sénat fit un dieu de ce débauché, qu'il redoutait et méprisait pendant sa vie.

Cependant la persécution s'était relâchée vers la fin de son règne : les représentations

de quelques gouverneurs de province, et les éloquentes apologies des chrétiens, avaient fini par inspirer à Adrien de meilleurs sentiments à l'égard de la religion de Jésus-Christ ; on dit même qu'il songea à placer Jésus au nombre de ses dieux, et qu'il permit aux chrétiens d'élever des temples. Mais la persécution, quoique moins vive, faisait toujours des victimes, tantôt dans une province, tantôt dans une autre, et le règne d'Antonin le Pieux, successeur d'Adrien, ne fut qu'une période de tranquillité relative : ce n'était pas la paix.

Antonin, le plus doux des empereurs romains, régna de 138 à 161 ; on eut à louer en lui beaucoup d'excellentes qualités ; mais ce n'était au fond qu'un caractère faible et sans énergie, qui voulait le bien pour être plus tranquille, et qui songeait par-dessus tout à jouir joyeusement de la vie, sans reculer devant les plus hideux plaisirs. A cette époque vivaient aussi quelques païens d'une vie plus estimable, comme l'historien Plutarque et le philosophe Épictète. En lisant

le premier, on se prend à aimer son caractère, mais comme sa morale est encore loin de celle de l'Évangile ! Le second fut véritablement un modèle de fermeté et de patience. Il était né esclave : son maître lui ayant un jour cassé la jambe en le frappant, il se contenta de lui dire : « Je vous avais bien dit que vous me la casseriez. » Le recueil des sentences d'Épictète forme un beau code de morale ; mais dans ce code, si l'on sent la fermeté du stoïcien, on ne sent pas la tendre charité de l'Évangile, qu'il connaissait peut-être d'ailleurs, et les vertus qu'il inspire n'ont pas ce parfum de douceur et d'humilité qui s'exhale de toutes les vertus chrétiennes. Il semble que le démon ait tenté de séduire alors les âmes les plus généreuses par les attraits de ces vertus naturelles qu'il était bien sûr d'abattre facilement, si elles détournaient les hommes d'embrasser le christianisme. Voyant qu'il ne pouvait séduire tout le monde par les attraits grossiers de la volupté, il tâchait au moins d'arrêter les plus vertueux païens à

moitié chemin sur la route qui conduisait au christianisme. Quelques auteurs, admirant la pureté et l'élévation de la morale d'Épictète, ont pensé qu'il était chrétien, et qu'il devait avoir conversé avec saint Paul dans sa jeunesse, puisqu'il faisait partie de la maison de Néron lorsque saint Paul vint à Rome. Il est possible, en effet, qu'Épictète ait vu saint Paul; on ne peut douter qu'il n'ait connu la morale de l'Évangile et qu'il n'ait étudié une religion qui faisait tant de bruit de son temps ; mais des indices trop évidents de paganisme, qui déparent encore son livre, ne permettent pas de croire qu'il ait réellement embrassé le christianisme.

Quoi qu'il en soit, et malgré les belles maximes des philosophes, malgré la douceur d'Antonin le Pieux, l'Église eut à souffrir pendant ce règne, et l'empereur lui-même prit part à la persécution.

Il y avait à Rome une veuve, digne émule de sainte Symphorose, aussi distinguée par sa vertu que par sa naissance. Elle élevait sept enfants dans la crainte du Seigneur et

dans la pratique de toutes les vertus. Les prêtres païens, furieux des progrès d'une religion qui rendait leurs temples déserts, et de l'influence que cette veuve, nommée Félicité, exerçait autour d'elle, demandèrent à l'empereur de la faire mourir ou de l'engager à sacrifier aux dieux avec ses enfants. Antonin était superstitieux; il n'aurait pas, du reste, osé résister aux prêtres de ses dieux; mais il ne voulait pas troubler son repos pour cela; il chargea de cette affaire Publius, préfet de la ville.

Publius fit donc venir devant son tribunal Félicité avec ses enfants. Il la prit à part et chercha à l'engager à l'apostasie, en lui représentant les ordres de l'empereur, l'exemple qu'elle devait donner à la ville et le salut de ses enfants, qui dépendait de la résolution qu'elle allait prendre. « Vous ne me connaissez pas, répondit tranquillement Félicité, si vous croyez m'effrayer par vos menaces ou me séduire par vos belles paroles. J'espère que Dieu me soutiendra dans le combat qui s'approche. — Malheureuse !

s'écria Publius, si la mort a pour toi tant de charmes, n'empêche pas du moins tes enfants de vivre! — Mes enfants vivront, reprit la sainte veuve, s'ils refusent de sacrifier aux idoles ; mais s'ils succombaient, ils ne devraient plus s'attendre qu'à des supplices éternels. »

Le jour suivant, Publius tint une séance solennelle devant le temple de Mars, et il fit de nouveau amener à son tribunal la noble dame et ses fils : puis, s'adressant à la mère : « Aie pitié, lui dit-il, de ces enfants à la fleur de l'âge, et qui peuvent aspirer aux plus hautes dignités de l'empire. — Cette pitié, répondit la sainte, serait une impiété, et la compassion que vous témoignez est une véritable cruauté. » Alors, se tournant vers ses fils : « Mes enfants, leur dit-elle, regardez en haut, regardez le ciel : c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses saints; persistez dans son amour, et combattez généreusement pour vos âmes. » Transporté de fureur, Publius lui fit donner un soufflet : « Oses-tu bien, lui dit-il, en ma

présence, les porter à mépriser les ordres de l'empereur? »

Il résolut alors de faire une nouvelle tentative et d'ébranler les enfants en les prenant les uns après les autres; mais on vit se renouveler la sublime scène de l'interrogatoire des Machabées par Antiochus. L'aîné des sept frères, nommé Janvier, répondit : « Ce que vous me conseillez de faire est contraire à la raison; j'attends de la bonté du Seigneur Jésus qu'il me préservera d'une telle impiété. » Janvier fut battu de verges et mis en prison. Le second des frères, nommé Félix, fut ensuite amené devant le préfet : « Il n'y a qu'un seul Dieu, s'écria-t-il, c'est à lui seul que nous devons nos sacrifices : tous les artifices et les raffinements de la cruauté seront vains, nous n'abandonnerons pas notre foi. » Félix fut traité comme son frère.

Le troisième, nommé Philippe, vint ensuite : « Notre seigneur l'empereur Antonin, lui dit Publius, te commande de sacrifier aux dieux tout-puissants. — Ceux à qui l'on

veut que je sacrifie, répondit Philippe, ne sont ni dieux ni tout-puissants ; ce sont de vains simulacres privés de sentiment, quiconque leur sacrifie, se précipite dans un malheur éternel. » A Philippe succéda Sylvain, le quatrième des frères : « A ce que je vois, lui dit Publius, vous avez conspiré avec la plus méchante des mères de braver l'ordre du prince pour courir tous à votre perte ? — Si nous craignions, répondit Sylvain, cette perte passagère, nous tomberions dans un malheur éternel. Mais nous savons quelle récompense est réservée aux justes, et quels supplices attendent les pécheurs ; c'est pourquoi nous méprisons sans crainte la loi de l'homme pour obéir à celle de Dieu. Ceux qui méprisent les idoles et servent le Dieu tout-puissant, trouveront la vie éternelle ; ceux qui adorent les démons tomberont avec eux dans un éternel incendie. » Alexandre remplaça Sylvain : « Prends pitié de ton âge, lui dit le préfet, sauve une vie qui est encore dans l'enfance, sacrifie aux dieux, et tu deviendras l'ami de l'em-

pereur. — Mais, s'écria Alexandre, je suis serviteur de Jésus-Christ ; vos dieux seront précipités dans un supplice éternel avec leurs adorateurs. » Vital, le sixième des frères, se montra aussi intrépide. Enfin vint Martial, le plus jeune, doux petit agneau que le préfet espérait bien faire fléchir : « Sois plus sage que tes frères, lui dit-il ; ils s'attirent leur malheur en méprisant les lois de l'empereur. — Ah ! s'écria l'enfant, si vous saviez quels tourments sont réservés à ceux qui adorent les démons ! Dieu diffère encore de faire éclater sa vengeance sur vous et sur vos idoles ; mais enfin tous ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ est vrai Dieu, seront jetés dans le feu éternel. » Tous ces généreux martyrs furent livrés au feu après avoir été cruellement fouettés.

Publius fit un rapport à Antonin, qui renvoya les sept frères à différents juges, pour les faire mourir de divers genres de supplices. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets garnis de balles de plomb. Félix et Philippe succombèrent sous

les violents coups de massue qu'on déchargea sur eux. Sylvain fut jeté la tête en bas dans un précipice ; Alexandre, Vital et Martial eurent la tête tranchée. Félicité avait assisté à ces supplices ; elle avait de nouveau enfanté ses fils à la vie éternelle, en les soutenant de ses exhortations et de ses prières. Son martyre se prolongea encore quatre mois ; elle fut alors décapitée, et alla rejoindre dans le ciel ses généreux enfants. Cela se passa l'an 150 de l'ère chrétienne.

Le pieux Antonin mourut d'un excès de table, sans laisser de postérité ; mais il avait adopté Marc Aurèle, qui lui succéda, et qui régna de 161 à 180. Pendant le règne d'Antonin, trois Papes étaient morts martyrs, savoir : saint Hygin, saint Télesphore et saint Pie.

Quatrième persécution (166).

On a dit de Marc Aurèle qu'il fut la philosophie assise sur le trône, et qu'il justifia ce mot de Platon, que les peuples ne se-

raient heureux que quand les philosophes seraient rois. Marc Aurèle fut en effet réformateur des mœurs par stoïcisme, soumis au sénat par orgueil, clément par vanité; mais ce philosophe poussa l'impiété jusqu'à faire de son frère Vérus, l'homme le plus cruel et le plus débauché du temps, et de Faustine, son épouse publiquement adultère, une double et scandaleuse apothéose; il afficha un tel mépris de la pudeur, qu'il accorda des dignités à des hommes d'une impudicité notoire; lui-même vivait dans un concubinage public, et ce modèle des philosophes, pour qui des écrivains modernes ne trouvent pas assez d'éloges, fut l'un des plus violents persécuteurs des chrétiens, c'est-à-dire des hommes les plus vertueux de son empire. Après un règne signalé par des débordements, des famines, des pestes, des révoltes et des guerres presque continuelles, il mourut, probablement empoisonné, et, laissant le trône à son fils Commode, fou furieux couronné, qui fit cruellement expier aux Romains le peu de tranquillité et de gloire

dont ils avaient joui sous Marc Aurèle : c'est ainsi que les peuples sont heureux quand les philosophes païens sont rois.

L'édit qui renouvela la persécution était ainsi conçu : « L'empereur Aurèle à tous « ses administrateurs et officiers. Nous « avons appris que ceux qui de nos jours « s'appellent chrétiens violent les ordon- « nances des lois. Arrêtez-les ; et s'ils « ne sacrifient pas à nos dieux, punissez- « les par divers supplices, de telle sorte « cependant que la justice soit unie à la « sévérité, et que la punition cesse lorsque « cesse le crime. »

Marc Aurèle était donc philosophe au même sens que l'épicurien Celse, qui écrivait alors contre les chrétiens ; au même sens que Crescent le Cynique, qui, vaincu par saint Justin dans la dispute, le dénonça et le fit mettre à mort[1].

La persécution de Marc Aurèle compta d'illustres martyrs, outre les saints Papes

[1] Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, liv. XXVII.

Anicet et Soter. Le plus illustre est saint Polycarpe, que saint Jean l'Évangéliste avait ordonné évêque de l'Église de Smyrne vers l'an 96, et qui gouvernait cette Église depuis soixante-dix ans, de manière à mériter toujours cet éloge adressé dans l'Apocalypse à l'*ange* de Smyrne : « Voici ce que dit celui « qui est le premier et le dernier, qui est « mort et qui vit : Je connais tes tribula- « tions et ta pauvreté, mais tu es riche ; et « tu es l'objet des blasphèmes de ceux qui se « disent juifs et qui ne le sont pas, mais qui « appartiennent à la synagogue de Satan. « Ne crains rien de ce que tu dois souffrir. « Voici que le diable va envoyer quelques- « uns de vous en prison, pour que vous « soyez éprouvés, et vous aurez des tribula- « tions pendant dix jours. Sois fidèle jus- « qu'à la mort, et je te donnerai la couronne « de vie[1]. » Polycarpe fut en effet fidèle jusqu'à la mort. De concert avec saint Ignace, il combatit l'hérésie avec une vigeur

[1] Apocal., II, 8-10.

digne d'un successeur immédiat des apôtres. Il se rendit à Rome pour conférer avec le pape Anicet sur la célébration de la Pâque. Il y rencontra l'hérétique Marcion, qui lui demanda s'il le connaissait : « Sans doute, dit le saint évêque, je te connais pour le fils aîné de Satan. »

Polycarpe méritait bien d'être une des premières victimes de la persécution de Marc Aurèle. Le proconsul d'Asie, Statius Quadratus, se distinguait par sa cruauté. Une lettre écrite par l'Église de Smyrne à celle de Philadelphie et à toutes les Églises du monde, nous a transmis des détails qui montrent à quel point la fureur des païens était portée, et quel était le courage des chrétiens : « Les martyrs, lit-on dans cette lettre, étaient tellement déchirés à coups de fouet, que leurs os restaient à découvert, et qu'on pouvait compter leurs veines et leurs artères. Touchés de compassion, les assistants ne pouvaient s'empêcher de les plaindre ; pour eux, ils ne poussaient pas un soupir, pas un gémissement, comme s'ils

eussent été étrangers à leur propre corps, ou que Jésus-Christ fut venu lui-même les consoler par sa présence. Ceux qui avaient été condamnés aux bêtes furent soumis, dans la prison, à diverses tortures. Les tyrans se flattaient de pouvoir ainsi les contraindre à renier leur foi. Mais les efforts de l'enfer demeuraient inutiles. Le jeune et courageux Germanicus signala sa constance par-dessus tous les autres. Au moment du combat, le proconsul l'exhortait encore à prendre pitié de sa jeunesse. Sans rien répondre, l'intrépide athlète de Jésus-Christ s'élance d'un bond au-devant des bêtes, qui déchirent bientôt ses membres sanglants. Il avait voulu sortir plus promptement de ce monde impie. Surpris et irrité de ce courage héroïque, le peuple s'écria tout d'une voix : A mort les athées ! que l'on cherche Polycarpe ! »

Le saint vieillard, après avoir résisté longtemps aux instances des fidèles, s'était retiré dans une maison de campagne aux portes de la ville. Trois jours avant son martyre, Dieu lui révéla le genre de mort

qu'il aurait à subir: « Je serai brûlé vif, » dit-il à ses disciples. Un serviteur trahit sa retraite, et guida les soldats qui le cherchaient. La maison fut cernée. Le saint pouvait encore s'échapper; il ne le voulut pas, et allant au-devant de ceux qui le cherchaient, il leur fit les honneurs de la maison, et leur parla avec tant de douceur, que plusieurs d'entre eux regrettaient d'être obligés de prendre un vieillard si vénérable. On le conduisit à la ville, monté sur un âne, comme autrefois le Sauveur lorsqu'il entra dans Jérusalem. Deux magistrats le rencontrèrent, le prirent avec eux, et tâchèrent de le gagner: « Quel mal y a-t-il, lui disaient-ils, à reconnaître la divinité de César ou à sacrifier aux dieux pour sauver sa vie? » Polycarpe les écouta d'abord sans répondre; enfin il leur dit: « Je ne ferai jamais ce que vous exigez de moi. » A ces mots, ils l'accablèrent d'injures, et ils le poussèrent si rudement hors du chariot qui les portait, que le saint tomba et se blessa à une jambe. Le vieillard accepta gaiement

ces mauvais traitements, et se laissa conduire à l'amphithéâtre. Comme il y entrait, on entendit une voix du ciel qui dit: « Courage, Polycarpe, tiens ferme! »

Le proconsul entreprit alors de faire fléchir le saint évêque: « Aie pitié de ton âge, lui dit-il, jure par la fortune de César, renie le Christ, et je te renverrai.» Polycarpe répondit: « Il y a quatre-vingt-six ans que je sers le Christ, et jamais il ne m'a fait de mal. Comment pourrais-je blasphémer mon Sauveur et mon roi? Écoutez quelle est ma religion: je suis chrétien; si vous voulez connaître la doctrine des chrétiens, donnez-moi un jour et je vous en instruirai. — Persuade le peuple, dit le proconsul. — Non, répondit Polycarpe. Notre religion nous apprend à rendre aux puissances l'honneur qui leur est dû et qui n'est point incompatible avec la loi de Dieu; je dois donc vous parler quand vous m'interrogez; mais le peuple n'est pas mon juge, et je n'ai pas à me justifier à ses yeux. — Sais-tu, s'écria le proconsul irrité, que je

puis commander de t'exposer aux bêtes ? — Vous pouvez les faire venir, dit tranquillement le saint vieillard. — Je te ferai consumer par le feu, si tu méprises les bêtes, reprit le proconsul.—Vous me menacez, dit le saint, d'un feu qui brûle une heure et qui s'éteint ensuite, parce que vous ne connaissez pas le feu du jugement à venir et du supplice éternel réservé aux impies. »

Cependant le peuple criait : « C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux ; qu'on lâche un lion contre Polycarpe ! » On lui fit savoir que cela n'était pas possible, parce que les combats des bêtes étaient achevés : « Que Polycarpe soit brûlé vif ! » cria le peuple tout d'une voix. Et quand le proconsul eut prononcé l'arrêt, le peuple courut en foule prendre du bois dans les maisons et dans les bains publics ; on remarqua que les Juifs étaient les plus ardents à préparer le supplice. Lorsque le bûcher fut prêt, Polycarpe ôta sa ceinture et se dépouilla de ses vêtements. Comme les bourreaux se met-

taient en devoir de l'attacher au poteau fixé au milieu du bûcher, il leur dit : «Laissez-moi, cette précaution est inutile ; celui qui me donne la force de souffrir m'en donnera aussi pour demeurer ferme au milieu des flammes. » On se contenta de lui lier les mains derrière le dos.

Alors le saint vieillard leva les yeux au ciel, et fit cette prière : « Seigneur, Dieu « tout-puissant, Dieu de toutes les créa-« tures, je vous rends grâce de ce que vous « m'avez fait arriver à ce jour où je dois « être admis au nombre des martyrs. Je « prends part au calice de votre Christ, « pour ressusciter à la vie éternelle de « l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité « du Saint-Esprit. Que je sois admis en ce « jour en votre présence, comme une vic-« time d'agréable odeur. Je vous bénis, je « vous glorifie par le Pontife éternel Jésus-« Christ, votre Fils bien-aimé, à qui gloire « soit rendue comme à vous et à l'Esprit-« Saint, dans les siècles des siècles. Amen. »

Quand cette prière fut achevée, on mit le

feu au bûcher, et il s'éleva une grande flamme. Alors éclata un miracle qui remplit les fidèles de consolation. Les flammes se déployèrent autour de la tête du martyr comme une voile de vaisseau enflée par le vent ; le saint, disent ses *Actes*, ressemblait à de l'or ou à de l'argent éprouvé au creuset, et il exhalait comme une odeur d'encens ou de quelque autre parfum précieux. Les païens, voyant que les flammes respectaient le corps du saint vieillard, commandèrent à un de ceux qui, dans les amphithéâtres, donnaient le dernier coup aux bêtes sauvages, de l'achever d'un coup d'épée. Le *confecteur*, c'était le nom de ces sortes de bourreaux, exécuta l'ordre et perça Polycarpe. Le sang qui sortit en abondance éteignit le feu. Les chrétiens espéraient qu'ils pourraient obtenir les reliques de leur évêque; la malice des Juifs leur enleva cette consolation. Ceux-ci firent une telle garde autour du bûcher, que les chrétiens ne purent rien enlever; le corps fut jeté dans les flammes, et les fidèles ne purent que re-

tirer les os du martyr. Ces ossements, plus précieux que les pierreries, comme le disent les Actes de saint Polycarpe, furent déposés avec honneur dans un lieu convenable, où l'on se réunissait chaque année pour célébrer le glorieux triomphe du saint.

Ainsi mouraient les chefs de la religion chrétienne. Que l'on compare à ces sublimes trépas la mort des empereurs ! Mais le démon, qui cherche toujours à séduire les âmes, essayait de les parodier. Au premier siècle, il avait inspiré cet Apollonius de Tyane, dont on avait voulu faire un personnage digne d'être mis en parallèle avec Jésus-Christ ; cette indigne parodie n'avait pas arrêté les progrès du christianisme. Au second siècle, le démon voulut aussi avoir son martyr illustre, et il inspira le cynique Pérégrinus qui était précisément mort sur un bûcher l'année précédente. Ce Pérégrinus, né près de Lampsaque, en Asie mineure, avait passé sa jeunesse dans la dissipation. Il s'enfuit en Judée, où il se fit chrétien ; puis il abandonna sa nouvelle

religion pour se faire philosophe, et il vint à Rome, d'où il se fit chasser pour avoir déclamé contré l'empereur Marc Aurèle. Il se comparait volontiers à Épictète, et se donnait comme un martyr de la philosophie. Enfin, voyant que personne ne faisait plus attention à lui, il publia qu'aux jeux olympiques il se jetterait dans le feu, à l'exemple d'Hercule, et apprendrait ainsi aux mortels à ne pas craindre la mort. En effet, il fit dresser un immense bûcher, et la nuit, à l'heure où la lune commençait à paraître, il sortit avec une troupe de philosophes cyniques, qui portaient tous une torche allumée à la main. Là, en présence d'une foule innombrable de peuple attirée par la singularité du spectacle, le feu fut mis à la pile de bois et de sarments. Pérégrinus y jeta quelque grains d'encens, puis il invoqua les génies de son père et de sa mère, et il s'élança au milieu des flammes, où il resta consumé, martyr de l'enfer et de la vanité[1]. Le paganisme lui-même se moqua

[1] Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, liv. XXVII.

de cette extravagance; les martyrs chrétiens n'avaient pas à redouter la comparaison.

L'Église possédait alors un saint, décoré aussi du nom de philosophe, mais qui aimait véritablement la sagesse, et qui lui rendit témoignage par sa mort, comme il l'avait fait par sa vie et par ses écrits : c'était saint Justin. Né à Néapolis ou Naplouse, l'ancienne Sichem de la Palestine, il avait fait de solides études littéraires et philosophiques; mais ni la doctrine de Pythagore, ni celle de Platon ne satisfaisait son intelligence avide de la vérité. La lecture des saintes Écritures et l'examen de la conduite des chrétiens le convertirent. Il visita l'Égypte et se rendit à Rome. Il ne songea plus dès lors qu'à faire briller à tous les yeux la vérité qu'il avait eu le bonheur de découvrir. Les ouvrages qu'il a laissés sont comptés parmi les meilleurs de la polémique chrétienne, surtout les deux *Apologies* qu'il adressa, l'une à Antonin le Pieux et l'autre à Marc Aurèle. La première avait contribué à faire ralentir la persécution ; la

seconde, en irritant ses ennemis, amena son martyre : « Vous nous accusez, y disait-il, de commettre en secret des crimes horribles. Mais ces abominations que nous détestons et que vous nous reprochez, par la plus injuste des calomnies, vous ne craignez pas de les commettre vous-mêmes en public. Ne pourrions-nous pas, forts de votre exemple, vous soutenir hardiment que ce sont des actions vertueuses ? Ne pourrions-nous pas vous répondre qu'en égorgeant des enfants, comme vous nous en accusez faussement, nous célébrons les mystères de Saturne, où les mains des plus illustres personnages de l'empire se rougissent de sang humain ? Quant à nos prétendus incestes, ne pourrions-nous pas dire que nous suivons l'exemple de votre Jupiter et des autres dieux, que nous mettons en pratique la morale d'Épicure, de vos philosophes et de vos poëtes ? Et pourtant, c'est parce que nous enseignons qu'il faut fuir de pareilles maximes, c'est parce que nous cherchons à pratiquer les vertus opposées à ces

vices monstrueux que vous nous persécutez sans relâche et que vous nous envoyez à la mort... Quoi qu'il en soit du jugement que vous portez de nous, notre doctrine vaut mieux que tous les écrits des épicuriens, que tant de poésies infâmes, que tant de pièces impudiques qui se représentent et se lisent avec une entière liberté. » Saint-Justin disait encore : « Les chrétiens ne souffriraient pas la mort avec tant de joie, s'ils étaient coupables des crimes dont on les accuse. Leur vie et leur doctrine leur donnent beaucoup d'avantages sur les philosophes. Socrate a eu bien des disciples, mais il ne s'en est point trouvé qui aient été martyrs de sa doctrine. Je m'attends bien, continuait-il, que cet écrit me coûtera la vie, et que je deviendrai la victime de la fureur de ceux qui portent une haine implacable à la religion que je défends. » Saint Justin ne se trompait pas : la vigueur de cette apologie acheva d'irriter ses ennemis contre lui : un philosophe cynique, Crescent, contre qui il avait disputé et qu'il avait vaincu,

ne se donna de repos que lorsque Justin eut été arrêté pour crime de christianisme, avec quelques-uns de ses disciples, Chariton, Hiérax, Péon, Evelpiste et Libérien.

Rustique, préfet de Rome, commença l'interrogatoire : « Obéissez aux dieux, en vous conformant aux ordres des empereurs. — On ne peut sans injustice, dit Justin, blâmer ou punir ceux qui obéissent aux commandements de Jésus-Christ notre Sauveur. — A quel genre de philosophie t'appliques-tu ? demanda le préfet à Justin. — J'ai essayé toutes sortes de doctrines; enfin je me suis arrêté à celle des chrétiens, quoiqu'elle soit calomniée par ceux qui ne la connaissent pas. — Quoi! misérable, tu tiens pour cette doctrine? — Je m'en fais gloire, parce qu'elle me met dans le chemin de la vérité. — Quels sont les dogmes de la religion chrétienne? — Nous autres chrétiens, nous croyons à un seul Dieu, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et nous confessons Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, prédit par les pro-

phètes, l'auteur et le prédicateur du salut, le juge de tous les hommes. » Le préfet demanda alors où se tenait l'assemblée des chrétiens : « Les chrétiens, dit Justin, s'assemblent où ils veulent et où ils peuvent. Notre Dieu n'est pas renfermé dans un lieu particulier ; comme il est invisible, et qu'il remplit le ciel et la terre, on l'adore et on le glorifie partout. — Je veux savoir où tu assembles tes disciples, reprit le juge. — J'ai demeuré jusqu'ici aux bains de Timothée, près de la maison d'un nommé Martin ; lorsque je vins à Rome pour la seconde fois, je n'y fréquentais point d'autres lieux, et j'enseignais la doctrine de vérité à ceux qui venaient me trouver. — Tu es donc chrétien ? — Oui, je le suis. » Les disciples de saint Justin firent la même confession. Le préfet dit alors à Justin : « Écoute, toi qui passes pour éloquent et qui crois avoir trouvé la vraie doctrine, quand tu seras déchiré de coups de fouet depuis la tête jusqu'aux pieds, tu t'imagines donc que tu pourras monter au ciel ? — Je ne l'imagine

pas, répondit Justin, j'en suis certain, et je n'ai aucun doute là-dessus. Jésus-Christ a promis cette récompense à ceux qui auront gardé sa loi. »

Quand le préfet vit qu'il ne gagnait rien à disputer avec le saint confesseur, il lui ordonna, à lui et à ses disciples, d'aller sacrifier aux dieux. Justin répondit au nom de tous : « Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour Jésus-Christ. Les tourments hâteront notre bonheur, et nous inspireront de la confiance à ce tribunal où tous les hommes doivent paraître pour être jugés. » Les disciples ajoutèrent : « Il est inutile de nous faire languir plus longtemps; nous sommes chrétiens, nous ne sacrifierons pas aux idoles. » Alors le juge prononça la sentence en ces termes : « Que ceux qui ont refusé de sacrifier aux dieux et de se conformer à l'édit de l'empereur, soient fouettés publiquement, puis menés à la mort, comme le prescrivent les lois. » Ils furent donc conduits au lieu du supplice, et, après avoir enduré la flagella-

tion, ils eurent la tête tranchée. La mort de saint Justin, on en conviendra, a un tout autre caractère que celle de Pérégrinus.

Un événement miraculeux vint donner quelque relâche aux chrétiens. Marc Aurèle faisait la guerre aux Quades, peuple établi dans la Bohême actuelle. Il se vit enfermé dans les montagnes, en 174, et les Romains, mis dans l'impuissance d'échapper à des ennemis supérieurs en nombre, furent en outre réduits à la dernière extrémité par le manque d'eau et par une chaleur accablante. Il y avait dans l'armée impériale un grand nombre de chrétiens, surtout dans une légion appelée Fulminante, qui avait ordinairement ses quartiers à Mélitène, en Arménie. Les chrétiens se mirent à genoux et implorèrent Dieu pour le salut de l'armée. Tout à coup, de gros nuages s'amoncelèrent dans le ciel, et une pluie abondante tomba. Les Romains étaient si altérés, qu'ils recevaient d'abord l'eau dans la bouche; ils la reçurent ensuite dans leur boucliers et dans leurs casques, et ils purent

abreuver leurs chevaux, après avoir abondamment satisfait leur soif. Les ennemis voulurent profiter de ce désordre et fondirent sur eux, mais à la pluie vinrent se mêler des foudres et de la grêle qui tombaient sur les Barbares et qui épargnaient les Romains. Les Quades furent complétement défaits.

La reconnaissance de l'empereur pour un pareil bienfait ne dura pas longtemps. Les prêtres des faux dieux finirent par lui persuader qu'il le devait à Jupiter ou à Mars, et la persécution recommença au bout de trois ans. Les martyrs se multiplièrent. Les chrétiens de Lyon et de Vienne eurent particulièrement à souffrir. Saint Irénée a raconté leurs luttes dans une admirable lettre adressée par lui et par les fidèles de Lyon à leurs frères de l'Asie, d'où venait leur évêque, saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, comme saint Irénée. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire les principaux passages de cette lettre :

« L'animosité des païens contre nous

était telle, disent les chrétiens de Lyon et de Vienne, que l'on nous chassait des maisons particulières, des bains et des places publiques. Notre présence, en quelque lieu que ce fût, suffisait pour attirer sur nous les outrages de la multitude. Les saints confesseurs supportèrent avec la plus généreuse constance tout ce qu'on peut endurer de la part d'une populace insolente, les vociférations injurieuses, le pillage de leurs biens, les insultes, les coups de pierre et les autres excès auxquels se porte un peuple furieux, contre ceux qu'il regarde comme ses ennemis. Traînés sur la place publique, et interrogés par les magistrats, ils confessèrent hautement leur foi et furent jetés en prison jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Dès que celui-ci fut saisi de cette affaire, il fit arrêter les chrétiens les plus distingués et les plus fermes soutiens des deux Églises de Vienne et de Lyon. La fureur de la multitude, du gouverneur et des soldats s'acharna particulièrement contre Sanctus, diacre de Vienne, contre Maturus, néophyte plein de

courage et de zèle, contre Attale, originaire de Pergame, un des plus intrépides défenseurs de la foi, et contre Blandine, jeune esclave, délicate et faible, qui trouva dans sa constance assez de force pour lasser les bourreaux chargés de la torturer à tour de rôle, depuis le matin jusqu'au soir. Quand ils lui eurent fait souffrir tous les genres de supplices, ils s'avouèrent vaincus, ne comprenant pas qu'elle respirât encore après mille espèces de tortures, dont une seule était capable de lui arracher la vie.

« Le diacre Sanctus ne se montra pas moins inébranlable dans la foi. A toutes les interrogations du gouverneur sur son nom, son origine, sa patrie, il ne voulut répondre que par les mots : *Je suis chrétien.* On fit rougir au feu des lames de cuivre, qu'on appliqua aux endroits les plus sensibles de son corps. Le saint martyr vit rôtir ainsi sa chair, sans changer de posture, parce que la source de la vie, Jésus-Christ, répandait sur lui une rosée céleste, qui le rafraîchissait et le fortifiait. Quel-

ques jours après, les bourreaux le soumirent à de nouveaux tourments, quand l'inflammation de ses premières plaies les rendait si douloureuses qu'il ne pouvait souffrir le plus léger attouchement. Son corps, tout rompu par la douleur, loin de succomber à cette nouvelle épreuve, reprit sa souplesse accoutumée, de sorte que, par la grâce de Jésus-Christ, les dernières plaies devinrent un remède aux premières. Enfin, on condamna aux bêtes les héroïques confesseurs. Maturus et Sanctus, exposés les premiers dans l'amphithéâtre, furent d'abord frappés de verges; on les fit ensuite asseoir sur une chaise de fer rougie au feu; leur chair brûlée répandait une odeur insupportable; mais les spectateurs n'en étaient que plus ardents à demander de nouveaux supplices, pour dompter cette patience inépuisable. On les abandonna aux morsures des bêtes, et ils fournirent ainsi, pendant un jour entier, le cruel divertissement que plusieurs couples de gladiateurs donnaient ordinairement au peu-

ple. Comme, après tant de tourments, ils respiraient encore, les bourreaux furent obligés de les égorger dans l'amphithéâtre.

« Attale était connu du peuple comme un athlète intrépide de la foi. Les spectateurs demandèrent donc à grands cris qu'on l'introduisît dans l'arène. Pour satisfaire leur aveugle rage, le saint martyr fut amené. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, avec un écriteau portant en latin ces mots : *C'est Attale le chrétien.* Avant d'être exposé aux bêtes, il fut appliqué sur la chaise de fer rougie au feu. Pendant qu'on l'y grillait, et que l'odeur de cet holocauste humain se répandait au loin, il disait au peuple, en répondant aux accusations d'homicide portées contre les chrétiens : « C'est vous-mêmes qui faites rôtir « de la chair humaine comme pour en « manger. Mais nous, nous ne mangeons « pas d'hommes, et notre religion nous « défend tous les crimes. »

« Blandine, demeurée la dernière de cette héroïque société de martyrs, entra

dans la carrière avec autant de joie que si elle fût allée à un festin nuptial. Après qu'elle eut souffert les fouets, les morsures des bêtes, la chaise de fer, on l'enferma dans un filet, et on la présenta à un taureau, qui la lança plusieurs fois en l'air. Mais la sainte, occupée de l'espérance que lui donnait sa foi, s'entretenait avec Jésus-Christ, et n'était plus sensible aux tourments. Enfin, l'on égorgea cette innocente victime, et les païens eux-mêmes avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu une femme souffrir de si horribles tortures avec un semblable courage.

« Le disciple de saint Polycarpe, le vieillard saint Pothin, rendit aussi, par sa mort, témoignage à la foi. Agé de plus de quatre-vingt-dix ans, il était actuellement malade, et il fallut le porter devant le tribunal. Il semblait que son âme ne demeurât attachée à son corps que pour servir au triomphe de Jésus-Christ. Pendant que les soldats le portaient, il était suivi d'une foule de peuple qui vociférait mille injures

contre lui. Mais ces outrages ne purent ébranler le saint vieillard, ni l'empêcher de confesser hautement sa foi. « Quel est le « Dieu des chrétiens? lui demanda le gou- « verneur? — Vous le saurez, si vous en « êtes digne, » répondit l'évêque. Aussitôt, sans respect pour son âge, il fut indignement maltraité par la populace en furie. Ceux qui pouvaient approcher de lui le frappaient à coups de poing et à coups de pied; les plus éloignés lui lançaient tous les projectiles qui se trouvaient sous leurs mains. Ils se seraient reproché comme un crime de ne pas insulter le saint vieillard, pour venger sur sa personne l'honneur de leurs dieux. Après avoir supporté, sans faire entendre une plainte, cet horrible traitement, Pothin fut jeté en prison, et il mourut, au bout de deux jours, de ses blessures.»

La persécution continua. Rien de plus touchant que le martyre de saint Alexandre et de saint Épipode, deux jeunes gens des plus illustres familles de Lyon, qui s'étaient liés d'une étroite amitié, et qui

s'exhortaient mutuellement à souffrir courageusement pour l'amour de Jésus-Christ. On les sépara; ils ne se montrèrent pas moins courageux; il n'y eut que la mort qui put les empêcher de confesser hautement Jésus-Christ. A Autun, un autre jeune homme manifesta un semblable courage. On faisait une procession solennelle en l'honneur de la déesse Cybèle : ce jeune homme, nommé Symphorien, ne put s'empêcher de témoigner tout haut le mépris que lui inspirait cette cérémonie. Les païens l'amenèrent devant le tribunal du proconsul Héraclius : « Pourquoi ne veux-tu pas honorer Cybèle, la mère des dieux, demanda celui-ci. — J'adore le vrai Dieu, répondit Symphorien. Pour l'idole de vos démons, si vous me le permettez, je la briserai à coups de marteau sous vos yeux. — Il ne te suffit donc pas d'être sacrilége ; tu veux encore te faire châtier comme rebelle? » On battit de verges Symphorien. Quelques jours après, Héraclius essaya de le gagner, en lui promettant des honneurs

et des plaisirs. Symphorien rejeta ces propositions avec horreur, et, prenant la parole, il se mit à peindre, en en faisant ressortir l'extravagance et le ridicule, les courses insensées des corybantes en l'honneur de Cybèle, la supercherie des prêtres qui rendaient des oracles au nom d'Apollon, et les chasses superstitieuses en l'honneur de Diane. Il fut condamné à avoir la tête tranchée. Pendant qu'on le menait au lieu du supplice, hors des murs de la ville, un spectacle aussi sublime que touchant retarda un moment la marche. On aperçut sur les remparts une dame vénérable par son âge et par ses vertus; c'était la mère de Symphorien, qui était accourue pour le voir une dernière fois et pour l'encourager au martyr: « Symphorien, mon fils, lui cria-t-elle, courage, mon cher fils; souviens-toi du Dieu vivant, montre ta constance et ta foi. On ne doit pas craindre une mort qui conduit sûrement à la vie. Tu n'as pas à regretter la terre; regarde en haut, mon cher fils, et méprise les tourments qui

durent si peu; là-haut est la récompense! courage! ces tourments vont se changer en une éternelle félicité. » Digne fils d'une telle mère, Symphorien souffrit généreusement le martyre, et fut décapité. On recueillit ses reliques, qui formèrent plus tard l'un des plus précieux trésors d'une basilique élevée à l'endroit de la cellule où on les avait déposées.

Cinquième persécution (199).

Le règne de Commode (de 180 à 192) fut une période de tranquillité relative pour le christianisme. On a lieu de s'en étonner, quand on songe que ce fils de Marc Aurèle était un monstre de débauche et de cruauté. Cet empereur romain avait de singuliers divertissements. Il faisait habiller en géants et en monstres les mendiants et les estropiés; puis il les assommait lui-même à coups de massue, et se faisait donner le nom d'Hercule romain. Un jour, il rencon-

tra un homme d'une taille extraordinaire : il le coupa en deux pour prouver sa force, et pour jouir du plaisir de voir se répandre les entrailles de la victime. L'inceste et les crimes les plus abominables souillaient d'ailleurs le palais ; mais une femme, nommée Marcia, qui estimait les chrétiens, et à qui Commode accorda les honneurs des impératrices, adoucit le monstre à l'égard des fidèles, et procura quelques années de relâche à l'Église. De nombreuses conversions signalèrent cette courte période de paix ; la plus célèbre est celle d'un sénateur, nommé Apollonius, qui fut dénoncé par un de ses esclaves. Une loi avait interdit d'accuser les chrétiens comme tels ; le délateur fut condamné à mort. Mais la décision donnée par Trajan à Pline le Jeune était toujours en vigueur ; une fois dénoncé, le chrétien ne pouvait éviter une condamnation qu'en apostasiant. Apollonius, de l'avis des sénateurs, eut la tête tranchée, après avoir confessé sa foi en plein sénat.

Commode fatiguait l'Empire de ses ex-

travagances et de ses cruautés. Il avait résolu de faire tuer les deux consuls par une troupe de gladiateurs. La veille du jour fixé pour cette sanglante folie, il fut étranglé par sa principale concubine et par les deux préfets du prétoire [1]. Les soldats donnèrent l'Empire à un vieux général, nommé Pertinax, dont ils se défirent au bout de trois mois, parce qu'il était trop sévère. Alors ils offrirent la couronne à celui qui leur donnerait le plus d'argent. Ce fut un nommé Didius Julianus, qui se trouva assez riche pour acheter l'Empire ; mais les soldats ne le trouvèrent pas encore assez généreux ; on le déposa et on le mena au supplice. Trois généraux se disputèrent ensuite le pouvoir. Septime Sévère l'emporta sur ses compétiteurs, et il régna de 193 à 211. Il se montra d'abord assez favorable aux chrétiens, et confia même l'éducation de son fils à l'un d'eux, nommé Proculus. Mais ces bonnes dispositions ne durèrent

[1] Ces préfets étaient les chefs de la garde impériale, qu'on appelait la garde prétorienne.

pas ; il lança un nouvel édit de persécution, et les supplices recommencèrent, particulièrement dans les Gaules, en Italie, en Égypte et dans l'Afrique septentrionale, que les Romains appelaient la province d'Afrique.

A Carthage, le proconsul Saturnin avait déjà fait mourir saint Spérat et ses compagnons, appelés les douze martyrs scillitains, parce qu'ils étaient de Scillite, petite ville de la province. L'un de ses successeurs fit des martyrs plus illustres encore, dans la personne de sainte Perpétue et de sainte Félicité, à qui leur glorieux combat mérita d'avoir leurs noms insérés dans le canon de la messe. Perpétue n'était âgée que de vingt-deux ans ; elle avait un jeune enfant à la mamelle ; son père et sa mère vivaient encore ; son père était païen, on pense que sa mère était chrétienne. Félicité était une esclave chrétienne ; elle était alors enceinte. On arrêta avec elles Révocat, qui était esclave avec Félicité, Saturnin, Satur et Sécondule. Sainte Perpétue écrivit

elle-même le récit de son martyre, qu'elle continua jusqu'à la veille de sa mort. Il faut lire ce récit écrit par une jeune femme, mère de famille, d'une naissance distinguée, chérie des siens, à qui rien ne manquait pour être heureuse dans le monde, et qui se voit séparée de son père, de sa mère, de son époux, de son jeune enfant, pour aller être dévorée par les bêtes, à la vue de tout un peuple. Elle voit son vieux père qu'elle aime et qui l'aime avec tendresse, lui baiser les mains, se jeter à ses pieds pour la fléchir et lui faire dire un mot qui la sauverait; elle compatit à la douleur de ce père, elle le console, mais elle ne dira pas le mot, parce que ce mot serait un mensonge, et elle écrit tout cela la veille de son supplice, avec une candeur, avec un calme au-dessus de l'humanité. « Non, s'écrie à ce propos un historien, cette paix que l'homme ne saurait dire ni même concevoir, Dieu seul peut la donner[1]. » La seule vraie religion, ajouterons-

[1] Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, liv. XXVIII.

nous, peut présenter de pareilles merveilles. Écoutons sainte Perpétue.

« Nous étions, dit-elle, entre les mains de nos persécuteurs, lorsque mon père, poussé par la tendresse qu'il avait pour moi, vint faire de nouveaux efforts pour ébranler ma constance. Comme il continuait, je lui dis : « Ce vase que vous voyez par terre « peut-il changer de nom ? — Non, assuré- « ment, me répondit-il. — De même, lui « répliquai-je, je ne puis me dire autre chose « que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. » A ces mots, mon père se jeta sur moi comme s'il eût voulu m'arracher les yeux ; mais il se contenta de me maltraiter, et se retira ensuite, tout confus de n'avoir pu vaincre ma résolution, avec tous les artifices que le démon lui avait suggérés. Ayant été quelques jours sans le revoir, j'en rendis grâces à Dieu, et je me trouvai soulagée. Ce fut dans cet intervalle que nous fûmes baptisés [1]. Je ne demandai autre chose, au sortir

[1] Perpétue et Révocat n'étaient encore que catéchumènes.

de l'eau, que la patience dans les peines corporelles.

« Peu de jours après, on nous jeta dans un cachot ; j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténèbres. La rude journée ! Une chaleur étouffante à cause de la foule ; les soldats nous pressaient, et je mourais d'inquiétude pour mon enfant, que je n'avais point avec moi. Alors les bienheureux diacres Tertius et Pomponius, qui nous assistaient, obtinrent à prix d'argent qu'il nous fût permis de sortir et de passer quelques heures en un lieu plus commode que la prison. Nous profitâmes de cet avantage : j'allaitai mon enfant, je le recommandai à ma mère ; je fortifiai mon frère ; je séchais de douleur de voir le chagrin que je leur causais. Je passai quelques jours dans la peine la plus cruelle ; mais ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant dans la prison, je me trouvai entièrement tranquille, et la prison me parut un séjour agréable, en sorte que j'aimais mieux y être qu'ailleurs...

« Le bruit s'étant répandu que nous devions être interrogés, mon père vint me trouver, tout accablé de tristesse; et il me disait : « Ma fille, prends pitié de mes « cheveux blancs, aie pitié de moi ! Si je « suis digne que tu m'appelles ton père, si « je t'ai moi-même élevée jusqu'à cet âge, « si je t'ai préférée à tes frères, ne me rends « pas l'opprobre des hommes. Regarde ta « mère, vois ton enfant qui ne pourra vivre « après toi. Quitte cette obstination pour ne « pas nous perdre tous, car aucun de nous « n'osera paraître en public, si tu es con« damnée au supplice. » En parlant ainsi, mon père me baisait les mains, puis, se jetant à mes pieds, il pleurait, il ne m'appelait plus sa fille, mais sa *dame*. Et moi, je le plaignais, voyant que de toute ma famille il serait le seul à ne pas se réjouir de notre martyre. Je lui dis pour le consoler : « Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu, car sachez « que nous ne sommes point en notre puis« sance, mais en la sienne. » Il se retira tout contristé.

« Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous chercher pour l'interrogatoire. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins, et une foule de peuple s'assembla près du tribunal. Les autres subirent l'interrogatoire et confessèrent généreusement Jésus-Christ. Quand mon tour fut venu, mon père s'approcha de moi, tenant mon fils dans ses bras, et il me dit : « Ayez pitié de votre enfant. » Le procurateur Hilarien me dit de son côté : « Épar« gnez la vieillesse de votre père ; épargnez « l'enfance de votre fils. Sacrifiez aux dieux « pour la prospérité des empereurs. — Je ne « sacrifierai point, répondis-je. — Êtes-vous « donc chrétienne? me dit-il. — Oui, je « suis chrétienne. » Cependant mon père s'efforçait de me tirer du tribunal; Hilarien donna ordre de l'éloigner, et le licteur lui porta un coup de verge. Je sentis ce coup comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je souffrais de voir insulter à cause de moi les cheveux blancs de mon père. Alors Hilarien prononça notre arrêt, et nous con-

damna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes remplis de joie à la prison. Dès que j'y fus rentrée, j'envoyai le diacre Pomponius demander mon enfant à mon père, qui ne voulut pas me l'envoyer. Mais Dieu permit que l'enfant ne demandât plus à teter, et que mon lait ne m'incommodât point...

« Comme le jour marqué pour les spectacles (et pour le martyre) approchait, mon père revint me trouver. Il était dans un accablement inexprimable : il s'arrachait la barbe, se jetait par terre et y demeurait couché sur le visage, maudissant sa vieillesse, en disant des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. Je mourais de douleur de le voir dans cet état. La veille des spectacles, j'eus un voisin qui me fit comprendre que je ne combattrais pas contre les bêtes, mais contre le démon, et je me tins assurée de la victoire. C'est ce que j'ai fait jusqu'à la veille des spectacles ; quelque autre écrira s'il veut ce qui s'y passera. »

Ainsi finit la relation de sainte Perpé-

tue. Sécondule mourut dans la prison. Félicité était grosse de huit mois ; elle s'affligeait dans la crainte que son martyre ne fût différé, parce que la loi défendait de mettre à mort les femmes enceintes. Les saints confesseurs se mirent en prières, et ils obtinrent de Dieu que la délivrance de Félicité fût avancée. Elle mit au monde une fille qu'une femme chrétienne éleva comme son enfant. La veille du combat, on donna aux confesseurs, suivant la coutume, le dernier repas, que l'on appelait le repas libre, et qui se faisait en public. Les chrétiens eurent à cette occasion la permission d'entrer dans la prison dont le concierge, nommé Pudens, s'était converti. Ce dernier festin fut une agape ; les martyrs profitèrent du concours qui se faisait autour d'eux pour prêcher encore une fois Jésus-Christ : « Quoi ! dit Satur à la foule, le jour de demain ne suffira-t-il pas pour satisfaire votre curiosité ? Aujourd'hui vous paraissez avoir pitié de nous, et demain vous applaudirez à notre mort. Toutefois, regardez bien nos visages,

afin de nous reconnaître au jour terrible du jugement. »

Le lendemain, ils se rendirent à l'amphithéâtre comme s'ils allaient au ciel. Leur visage rayonnait d'une ineffable joie. Arrivés à la porte, on voulut faire prendre aux hommes la robe des prêtres de Saturne, et aux femmes la bandelette que portaient les prêtresses de Cérès. Les martyrs refusèrent ces livrées de l'idolâtrie : « Nous ne sommes ici, dirent-ils, que pour conserver notre liberté ; nous avons sacrifié notre vie pour ne rien faire de semblable ; nous en sommes convenus avec vous. » On les laissa tranquilles sur ce point. Le combat commença. On livra Saturnin et Révocat à un léopard et à un ours qui les blessèrent sans les tuer ; le confecteur les acheva plus tard. Satur fut exposé à un sanglier qui tua le veneur et respecta le martyr ; on l'exposa ensuite à un léopard, qui d'un seul coup de dent l'étendit baigné dans son sang. Perpétue et Félicité furent dépouillées et mises dans des filets, pour être exposées à une vache fu-

rieuse. Le peuple lui-même se révolta de ce raffinement de cruauté, et l'on revêtit les généreuses femmes d'habits flottants. La vache s'étant d'abord jetée sur Perpétue, la lança en l'air et la laissa retomber sur le dos. Perpétue s'assit ; elle remit ses vêtements en ordre et ramena ses cheveux épars, afin de ne pas paraître en deuil, et voyant Félicité toute froissée d'une chute semblable à la sienne, elle lui tendit la main et l'aida à se relever. Elles se tenaient debout toutes les deux, prêtes à un nouveau combat ; mais le peuple, que tant de courage et de douceur avait vaincu, ne voulut pas qu'on les exposât une seconde fois. Rappelées quelques moments après pour recevoir le dernier coup, elles revinrent avec joie. Félicité tomba en partage à un confecteur maladroit qui lui fit jeter un cri de douleur ; Perpétue conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante du bourreau.

L'Égypte avait ses martyrs comme la province d'Afrique : les chrétiens y furent poursuivis avec la dernière rigueur ; ce fut alors

que saint Léonide, père d'Origène, mourut pour Jésus-Christ. En Gaule, saint Irénée suivit son maître saint Pothin. On compta à Lyon près de vingt mille martyrs. Quant à Septime-Sévère, la main de Dieu s'appesantit sur lui comme sur les autres persécuteurs de l'Église : son fils Caracalla avait tenté de le tuer; engagé dans une guerre contre les Calédoniens (en Écosse), il éprouva des fatigues qui le rendirent malade; la goutte le tourmentait, une sédition vint augmenter ses souffrances, qu'il voulait abréger en s'empoisonnant; mais comme on lui refusait du poison, il mangea si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut, dans la ville d'York. L'une de ses dernières paroles fut celle-ci : « J'ai été tout, et rien ne me sert! » Exclamation de désespoir qui peint d'une manière bien vive la vanité de la puissance de ces empereurs, ennemis des hommes et de Dieu.

Sixième persécution (235).

Caracalla, qui régna de 211 à 217, fut

un monstre digne de s'asseoir sur le trône des Caligula, des Néron, des Domitien et des Commode. Il avait voulu tuer son père ; il se défit de son frère Géta, sous les yeux même de leur mère commune ; il fit mettre à mort tout ce que Rome comptait de plus recommandables citoyens. Les Alexandrins s'étant permis quelques plaisanteries sur sa personne, il fit mettre la ville au pillage. Imitateur d'Alexandre le Grand, il fit empoisonner un de ses favoris, afin de le pleurer comme Alexandre avait pleuré Éphestion. Macrin, préfet du prétoire, débarrassa l'empire romain de ce fléau, qui n'avait pas plus épargné les chrétiens que les autres, mais qui les laissa cependant respirer un peu.

Macrin ne jouit que quelques mois du fruit de son crime : les soldats proclamèrent empereur un arrière-neveu de Septime Sévère, nommé Héliogabale, nouveau monstre qui sembla s'être proposé de surpasser tous ses prédécesseurs en extravagances, en débauches et en cruautés. Le palais impé-

rial ne fut plus qu'un lieu de débauches; le préfet du prétoire était un bouffon; des cochers et des baladins devenaient consuls et sénateurs. Héliogabale créa même un sénat de femmes pour décider des modes. Voilà à quels maîtres Dieu livrait ces fiers Romains qui ne voulaient pas le reconnaître pour le seul vrai Dieu. Le pape saint Calixte Ier, qui avait considérablement agrandi le cimetière connu sous son nom, fut l'une des victimes d'Héliogabale. Mis en prison, il eut à souffrir toutes les horreurs de la faim; ses bourreaux ne lui accordaient un peu de nourriture que pour lui laisser la force de supporter le supplice des verges, auquel ils le soumettaient chaque jour; enfin ils le précipitèrent par la fenêtre de sa prison au fond d'un puits où il trouva la mort. La même année (222) finit le règne d'Héliogabale. Cet insensé, ne croyant pas qu'il pût mourir de mort naturelle, avait préparé pour se tuer des cordons de soie, un poignard d'or, des poisons renfermés dans des vases de cristal et

de porphyre, et il avait fait paver une cour intérieure de pierres précieuses sur lesquelles il comptait se précipiter du haut d'une tour. Tant de précautions furent inutiles; il fut tué dans un égout, et la populace jeta son cadavre dans le Tibre.

Enfin parut un empereur estimable, qui régna de 222 à 235 : c'était Alexandre Sévère, cousin d'Héliogabale, fils de Mammée, que l'on pense avoir été chrétienne et élève d'Origène, l'un des plus célèbres docteurs de l'Église. Ce prince avait d'excellentes dispositions à la vertu. Il avait un grand amour pour la justice, et aimait à répéter cette maxime chrétienne : *Ne faites point aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même*. Il laissa la liberté aux chrétiens; il les éleva même aux honneurs; il en avait un grand nombre dans sa maison, et il leur permit d'élever des temples au vrai Dieu, les soutenant même dans une circonstance contre les plaintes de certains cabaretiers de Rome, qui réclamaient

un endroit où les chrétiens avaient bâti une église : « Il vaut mieux, dit-il, que Dieu y soit adoré, de quelque façon que ce soit, que de voir ce lieu occupé par des cabaretiers. » Mais ce prince n'eut pas le courage de reconnaître publiquement le vrai Dieu, et il mêla à son respect pour Jésus-Christ, qu'il avait placé parmi ses dieux dans son *laraire* (chapelle domestique), les plus condamnables superstitions. Il avait voulu ériger un temple à Jésus-Christ ; on l'en empêcha, dit son historien Lampride, en lui disant que tout le monde se ferait chrétien, et que les autres temples seraient abondonnés s'il rendait un tel honneur au Christ. Il n'y avait donc plus dès lors que la persécution qui retardât le triomphe définitif du christianisme.

Alexandre Sévère ne persécuta point les chrétiens par lui-même ; il y eut cependant quelques martyrs sous son règne. Les lois de l'empire étaient plus fortes que sa volonté, même à Rome, et, dans les provinces éloignées, tout dépendait presque des

gouverneurs particuliers. Quelques auteurs placent le martyre du pape saint Calixte pendant les premiers jours du règne d'Alexandre. Sept ans après eut lieu, à Rome, le martyre des saints Tiburce, Valérien et Maxime, et l'année suivante, celui de sainte Cécile, épouse de Valérien. Les païens avaient profité d'une absence d'Alexandre Sévère pour exciter le préfet de la ville, Almachius, qui était par lui-même assez mal disposé à leur égard. Cécile était d'une illustre famille; quoique ses parents fussent idolâtres, elle connut de bonne heure le christianisme; elle écoutait avec la plus grande docilité les leçons du saint pape Urbain, et elle avait fait vœu de virginité. Quand ses parents voulurent la marier à Valérien, jeune païen d'une haute naissance et du plus grand mérite, elle se trouva dans une grande perplexité. Enfin elle consentit; mais, aussitôt qu'elle se trouva seule avec son époux, elle lui déclara le vœu qu'elle avait fait, et lui parla avec tant d'onction, que Valérien alla, dès

ce jour même, demander le baptême au pape Urbain. Les deux époux vécurent comme un frère vit avec sa sœur. Valérien convertit son frère Tiburce, qui eut le bonheur d'être martyr avec lui. Cécile ensevelit elle-même les saints corps des courageux athlètes, ainsi que celui de Maxime, greffier d'Almachius, que le courage des martyrs avait converti. Almachius, un peu effrayé des conséquences de sa cruauté, tenta de ramener Cécile par la persuasion; il lui fit représenter par ses envoyés qu'elle devait avoir quelque considération pour sa jeunesse, sa beauté et sa fortune : « Mourir pour le Christ, répondit la vierge chrétienne, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, c'est la renouveler; c'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or; c'est échanger une demeure étroite et vile contre un palais magnifique; c'est offrir une chose périssable en retour d'un bien immortel. » Puis elle parla avec tant d'éloquence et de feu, que les officiers du préfet et plus de quatre cents personnes ac-

courues pour l'entendre, se convertirent et reçurent le baptême.

Almachius ne garda plus alors de mesure. Il ordonna que Cécile serait renfermée dans la salle de bains de sa propre maison et qu'elle y serait asphyxiée par la vapeur brûlante. La jeune vierge se laissa conduire avec joie dans cette salle, et elle y passa le reste du jour et la nuit suivante, sans que les vapeurs suffoquantes qu'elle respirait pussent lui porter atteinte. Almachius, informé du prodige, envoya un licteur avec ordre de trancher la tête à la sainte. Le licteur, après trois coups mal assurés, laissa Cécile baignée dans son sang et respirant encore. Une loi défendait au bourreau qui, après trois coups, n'avait pas achevé sa victime, de la frapper davantage. Cécile survécut trois jours, pendant lesquels les chrétiens vinrent la visiter, et ils recueillirent sur des linges le sang qui coulait de ses blessures. Ce furent trois jours de prédications. Le pape Urbain vint à son tour; la sainte lui dit : « Père, j'ai de-

mandé au Seigneur ce délai de trois jours pour remettre aux mains de votre béatitude mon dernier trésor : ce sont les pauvres que je nourrissais et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi cette maison que j'habitais, afin qu'elle soit par vous consacrée en église, et qu'elle devienne un temple au Seigneur à jamais. » Après ces paroles, Cécile se recueillit en elle-même, n'écoutant plus que les harmonies du ciel et sourde à tous les bruits de la terre. Les cieux s'ouvraient déjà à son œil mourant, et une dernière défaillance annonça les approches de la mort. Elle était couchée sur le côté droit, les genoux réunis avec modestie. Au moment suprême, ses bras s'affaissèrent l'un sur l'autre, et, comme si elle eût voulu garder le secret du dernier soupir qu'elle envoyait au divin objet de son unique amour, elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive, et son âme se détacha doucement de son corps [1].

La mémoire de sainte Cécile a toujours

[1] Voir l'admirable *Histoire de sainte Cécile* écrite par dom Guéranger.

été en grande vénération dans l'Église; les arts se sont empressés à l'envi de la célébrer, et l'on sait que les musiciens l'ont prise pour leur patronne, parce qu'elle avait été toujours plus attentive pendant sa vie aux accents des anges qu'aux vains bruits de ce monde. Le pape saint Urbain la suivit bientôt; le préfet Almachius le fit périr un mois après.

Alexandre Sévère mourut assassiné dans une sédition excitée par Maximin, qui lui succéda. Le règne de Maximin, qui ne dura que trois ans (de 235 à 238), fut signalé par une violente persécution contre l'Église. Les deux papes saint Pontien et saint Anthère furent martyrisés. Maximin était un homme d'une haute taille et d'une voracité extraordinaire. On se fatigua bientôt de lui, le sénat prononça sa déchéance pendant qu'il était éloigné de Rome. A cette nouvelle, Maximin entra dans un effrayant accès de fureur : il courait çà et là, dechirant ses habits et se roulant par terre. Il marcha à grandes journées sur l'Italie,

et mit le siége devant Aquilée. Mais une sédition générale éclata dans son camp; il fut tué. Quant on apprit à Rome la mort du tyran, le peuple, qui était au théâtre, se leva d'un mouvement unanime, et courut aux temples rendre grâces aux dieux.

Septième persécution (250).

L'anarchie succéda au règne de Maximin. Cinq empereurs disparurent en dix ans. Un sixième, nommé Philippe, régna cinq ans (244 à 249). Philippe était chrétien, mais il déshonorait la religion par sa conduite, et il n'était pas digne de faire asseoir avec lui le christianisme sur un trône où il était monté par un assassinat. Cependant les chrétiens jouirent d'une certaine tranquillité sous son règne, et l'on cite un trait qui montre que la foi n'était pas éteinte dans son cœur. Se trouvant à Antioche, en 244, le 14 avril, jour où l'on célébrait la fête de Pâques, il se présenta à

l'assemblée des fidèles. Mais l'évêque saint Babylas l'arrêta à la porte de l'église et lui reprocha le meurtre de l'empereur Gordien, son prédécesseur. Il finit en lui déclarant qu'il était indigne de participer aux saints mystères, jusqu'à ce qu'il eût expié son péché par la pénitence. Philippe se soumit, et fut plus tard réconcilié avec l'Église.

L'avénement de Décius ou Dèce, qui détrôna Philippe et le fit égorger par ses propres soldats à Vérone, fut le signal d'une des plus sanglantes persécutions que les chrétiens aient eues à subir. Heureusement que son règne fut court (249 à 251). Dans son édit de proscription, Dèce déclarait que, « résolu de traiter tous ses sujets avec « clémence, il en était empêché par la secte « des chrétiens, qui par leur impiété atti- « raient la colère des dieux et toutes les « calamités sur l'empire. » Il ordonna donc « que tout chrétien, sans distinction de « qualité ou de rang, de sexe ou d'âge, fût « obligé de sacrifier dans les temples ; que

« ceux qui le refuseraient fussent enfermés « dans les prisons de l'État, et soumis « d'abord aux moindres supplices, pour « vaincre peu à peu leur constance ; et « enfin, s'ils demeuraient opiniâtres, pré- « cipités au fond de la mer, jetés vifs au « milieu des flammes, exposés aux bêtes, « suspendus à des arbres pour être la pâture « des oiseaux de proie, ou déchirés de mille « manières par les plus cruels tourments. » Il y avait un art pour amener l'apostasie par la torture : les épées, les bûchers, les bêtes féroces, les chaises brûlantes, les tenailles de fer, les chevalets, les instruments pour mettre les chairs en lambeaux ou disloquer les os, etc.

La persécution sévit par tout l'empire : le pape saint Fabien tomba le premier, et bientôt après lui saint Babylas d'Antioche, saint Saturnin de Toulouse, saint Martial de Limoges, saint Trophime d'Arles, saint Alexandre de Jérusalem, saint Hippolyte, évêque et docteur, une multitude de prêtres, de chrétiens et de chrétiennes de

toutes les conditions, dont nous ne saurions ici rapporter tous les noms. On cite parmi eux saint Cyrille, jeune enfant de Césarée, que son père avait chassé de la maison paternelle, parce qu'il refusait d'adorer les idoles. Le gouverneur de la ville voulut d'abord le gagner par des caresses, et il ne réussit pas ; il employa les menaces, et fit allumer un grand feu pour effrayer l'enfant ; il ne réussit pas davantage. Le glaive trancha les jours du courageux enfant. A Alexandrie, c'était une femme qui donnait l'exemple d'un égal courage : elle s'appelait Apollonie ou Apolline. Les bourreaux lui firent d'abord sauter toutes les dents à force de coups ; puis ils dressèrent et allumèrent un bûcher, et la menacèrent de la brûler toute vive, si elle refusait de blasphémer avec eux. La courageuse vierge délibéra un instant en elle-même, et, tout embrasée, dit le martyrologe, d'un feu sacré que l'Esprit-Saint avait allumé dans son cœur, elle se jeta au milieu des flammes, en sorte que les auteurs de cette cruauté demeurèrent

étonnés et comme interdits de ce qu'une femme avait paru plus prompte à souffrir une mort si cruelle que ses ennemis n'avaient été à la lui préparer.

Deux villes de Sicile, Palerme et Catane, se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à une autre vierge plus célèbre encore. Agathe avoit voué à Dieu sa virginité dès ses plus tendres années. Un personnage de haute naissance, nommé Quintien, charmé de sa beauté, et sachant d'ailleurs qu'elle était fort riche, avait demandé sa main. Irrité du refus d'Agathe, il résolut de profiter de l'édit de Dèce pour arriver à son but. Il fit saisir la jeune vierge et la manda devant son tribunal : « Seigneur Jésus, dit Agathe en se voyant livrée aux persécuteurs, vous êtes mon pasteur, je suis votre brebis ; rendez-moi digne de vaincre le démon. » Quintien la remit entre les mains d'une femme de mauvaise vie qui la fit entrer dans un lieu infâme. La chaste vierge y resta un mois, exposée à tous les dangers, mais sans que sa vertu reçût aucune atteinte. Quin-

tien la manda alors une seconde fois devant lui : furieux de ses réponses, il la fit souffleter et conduire en prison. Le lendemain on étendit Agathe sur le chevalet et on lui fit souffrir les plus horribles tortures. Mais rien n'ébranlait sa constance. Quintien ne put plus se contenir ; transporté de rage, il donna ordre de lui couper les mamelles : « Cruel tyran, s'écria la jeune fille tout en subissant ce martyre, ne devrais-tu pas rougir de me faire cette injure, toi qui as sucé les mamelles de ta mère ? » Quintien la renvoya en prison, avec défense de panser ses plaies et de lui donner de la nourriture. Mais Dieu veillait sur son intrépide servante : saint Pierre apparut à Agathe dans une vision ; il la consola, la guérit et remplit son cachot d'une éclatante lumière.

Une telle merveille aurait dû ouvrir les yeux de Quintien, mais le dépit et la rage l'aveuglaient. Il l'envoya chercher quatre jours après, et la fit rouler sur des morceaux de pots cassés, mêlés avec des charbons ardents. Puis il la fit reconduire en prison :

« Seigneur Dieu, dit la vierge en y arrivant, vous m'avez toujours protégée dès le berceau ; c'est vous qui avez déraciné de mon cœur l'amour du monde, et qui m'avez donné la patience nécessaire pour souffrir ; recevez maintenant mon esprit. » Et elle expira. Son nom est inséré dans le canon de la messe.

A côté de si nobles exemples, il y eut de déplorables défections : la paix dont les chrétiens avaient joui depuis quelque temps avait introduit le relâchement parmi eux ; il y eut des apostats, il y eut des traits de faiblesse ; mais plusieurs des apostats expièrent plus tard leur crime par la pénitence ou par le martyre, et l'Église reprit une nouvelle vigueur pendant cette terrible tourmente, que Dieu avait permise pour ranimer la ferveur des fidèles. Les fléaux désolaient en même temps les persécuteurs : une peste violente ravagea les principales villes de l'empire, et des invasions de barbares, Gètes ou Goths, portèrent la désolation dans les plus belles provinces. Dèce

voulut marcher contre eux, il s'engagea dans les marais qui avoisinent le Danube, et il périt là sous les coups des barbares avec ses trois ou quatre fils et la plus grande partie de son armée.

La persécution continua sous son successeur Gallus, mais avec moins de violence. Le pape saint Corneille fut martyrisé ; le pape saint Lucius, ou Luce, fut exilé, et mourut peu après son retour à Rome. Les Papes étaient toujours à la tête de ces glorieuses phalanges qui conquéraient le ciel par leur martyre, et qui préparaient par l'effusion de leur sang l'avénement du règne de Jésus-Christ sur la terre.

Huitième persécution (257).

L'Église avait eu à peine le temps de respirer, lorsque l'empereur Valérien, qui régnait depuis 253, et qui avait d'abord ménagé les chrétiens, signa un nouvel édit de persécution. Le pape saint Étienne fut

amené devant l'empereur : « C'est toi, dit Valérien, qui cherches à renverser la république, et qui persuades au peuple d'abandonner le culte des dieux? — Je ne cherche point à renverser la république, répondit Étienne, mais j'exhorte le peuple à abandonner le culte des démons qu'on adore dans les idoles, et à reconnaître le vrai Dieu, et celui qu'il a envoyé, Notre-Seigneur Jésus-Christ . » Saint Étienne eut la tête tranchée.

Saint Sixte, successeur de saint Étienne, ne devait point tarder à le rejoindre au ciel. L'année suivante, le 6 août 258, pendant qu'il célébrait les saints mystères au cimetière de Calixte, des soldats s'emparèrent de sa personne et le conduisirent au supplice. Laurent, archidiacre de l'Église de Rome, le suivit en pleurant : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils? lui dit-il ; où allez-vous, saint Pontife, sans votre diacre? Vous n'aviez pas coutume d'offrir le sacrifice sans ministre ; permettez encore que je joigne mon sacrifice au vôtre. — Je ne vous aban-

donne pas, mon fils, répondit le vénérable vieillard, mais le ciel vous réserve pour un plus grand combat; vous me suivrez dans trois jours. » Et il le chargea de distribuer sur-le-champ aux pauvres les trésors de l'Église, dont il était dépositaire, de peur que les païens ne s'en emparassent. Les soldats tranchèrent la tête à Sixte.

Laurent, tout plein de joie dans la perspective d'un prochain martyre, s'occupa aussitôt de suivre les recommandations du Pontife. L'Église romaine avait dès lors des richesses considérables, fruit des aumônes et des dons des fidèles ; elle les employait à entretenir ses ministres, à soulager les veuves, les orphelins et les pauvres, et à envoyer d'abondantes aumônes aux autres Églises qui pouvaient en avoir besoin ; ses richesses étaient véritablement le patrimoine des pauvres et des nécessiteux. Les païens le savaient, et ces richesses excitaient leur convoitise. Le préfet de Rome fit venir Laurent et lui dit : « Je ne vous mande pas pour vous envoyer au supplice ; je ne

veux vous demander qu'une chose qui dépend de vous. On dit que vous avez des vases d'or et d'argent et une grande quantité d'argent monnayé : l'empereur réclame tout cela[1], rendez-le-nous. — Il est vrai, répondit Laurent, que notre Église est riche, et l'empereur lui-même n'a pas de si grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux ; donnez-moi seulement quelque temps pour tout mettre en ordre, en dresser l'état et en faire le calcul. »

Le préfet lui accorda trois jours. Laurent parcourut toute la ville, pour chercher les pauvres que l'Église entretenait de ses aumônes ; il rassembla tous les infirmes, boiteux, aveugles, lépreux, paralytiques, malades couverts d'ulcères, et les rangeà dans une vaste cour ; puis il alla trouver le préfet, et le pria de venir voir les trésors dont il lui avait parlé : « Vous verrez, lui dit-il, une grande cour pleine de vases précieux et de lingots d'or entassés sous les galeries. » L'homme de Dieu voulait frapper ce païen par un grand spectacle, et lui faire com-

prendre combien les richesses de la terre sont méprisables : « L'or que vous désirez, lui dit-il, n'est qu'un métal sans véritable valeur, et il est la cause de bien des crimes. L'or véritable, c'est la lumière du ciel dont jouissent ces pauvres, présents à vos yeux. Ils trouvent dans leurs infirmités et leurs souffrances, supportées patiemment, les avantages les plus précieux ; vous voyez dans leurs personnes les trésors que j'ai promis de vous montrer. J'y ajoute les perles et les pierres précieuses de l'Église, les veuves et les vierges consacrées à Dieu : c'est la couronne de l'Église. Profitez de ces richesses pour Rome, pour l'empereur et pour vous-même. »

Le préfet, pour toute réponse, fit apporter un immense gril de fer, sous lequel on mit des charbons allumés. On dépouilla le généreux diacre de ses vètements, et on l'attacha sur ce gril, en activant par degrés l'intensité de la chaleur. Laurent conserva un visage serein et tranquille ; sa pensée était au ciel, la souffrance semblait ne pas

l'atteindre. Quand il fut resté un certain temps exposé à cet affreux supplice, il dit doucement au tyran : « Faites-moi maintenant retourner, je suis assez rôti de ce côté. » Les bourreaux le retournèrent en effet. Au bout de quelque temps il ajouta ; « Ma chair est maintenant assez cuite, vous pouvez la manger. « Le préfet ne répondit à ce merveilleux courage que par des insultes. Cependant le martyr priait avec ferveur ; il demandait à Dieu la conversion de Rome, et priait Jésus-Christ d'accorder cette grâce aux saints apôtres Pierre et Paul, qui y avaient planté la croix et l'avaient arrosée de leur sang. Ayant fini sa prière, il leva les yeux au ciel, et rendit l'esprit, martyr de la foi et de la charité.

La même année vit le martyre de saint Cyprien, évêque de Carthage, l'une des plus brillantes lumières de l'Église. Le proconsul Galère le cita devant son tribunal : « Tu es Thascius Cyprien, lui dit-il.—Je le suis. — C'est toi qui es le chef des chrétiens ? — C'est moi ? — Sacrifie donc aux dieux. —

Je ne le puis.—Réfléchis, dit le proconsul. —Dans une chose juste, répliqua Cyprien, on a bientôt réfléchi ; exécutez les ordres dont vous êtes chargé. » Galère délibéra avec son conseil, et dit ensuite : « Tu as vécu sans piété ; tu as entraîné une multitude de personnes à ton culte, nous te condamnons à être décapité.—Dieu soit béni ! » s'écria le généreux évêque. Alors les chrétiens qui étaient autour du tribunal, mêlés à la foule, s'écrièrent : « Qu'on nous fasse mourir avec lui ! » Une scène tumultueuse s'ensuivit, et le proconsul, craignant une sédition, commanda de conduire Cyprien hors de la ville ; beaucoup de chrétiens l'y accompagnèrent. Quand Cyprien fut arrivé au lieu de l'exécution, il mit les genoux en terre et pria pendant quelque temps ; puis il ôta son manteau, se dépouilla de sa dalmatique ou vêtement de dessus, et ne garda qu'une simple tunique de lin. Il se banda lui-même les yeux ; un prêtre et un diacre qui l'accompagnaient lui lièrent les mains. Il fit remettre vingt-cinq pièces d'or à l'exé-

cuteur, et présenta sa tête au bourreau, qui l'abattit d'un seul coup. Les chrétiens recueillirent son sang dans des étoffes de lin et de soie. Galère mourut quelques jours après.

On voudrait raconter tous ces glorieux combats qui illustraient l'Église dans toutes les provinces de l'empire, mais l'espace manque. A Cyrthe, en Numidie, on égorgea les chrétiens par milliers ; en Espagne, saint Fructueux, évêque de Tarragone, fut martyrisé avec deux de ses diacres ; à Antioche, un prêtre, nommé Saprice, qui avait de la haine pour un chrétien nommé Nicéphore, apostasia lâchement, malgré les exhortations de ce chrétien, qui lui demandait pardon, et qui reçut à sa place la couronne du martyre ; à Césarée, en Palestine, trois amis, Priscus, Malchus et Alexandre, allèrent ensemble au ciel, après avoir été exposés aux bêtes ; à Mélitène, en Arménie, un officier des troupes de l'empire, Polyeucte, qui a inspiré une si belle tragédie à notre poëte Corneille, confessa hautement sa foi, malgré les prières et les larmes

de Pauline, sa femme, et de ses enfants. Citons encore saint Romain, soldat, que saint Laurent avait converti; la vierge sainte Eugénie, qui était la maîtresse de plusieurs autres vierges consacrées à Dieu; les saints dits de la *masse blanche* à Utique, qui, au nombre de cent cinquante-trois, furent précipités dans un four à chaux, et dont les ossements, mêlés à la chaux, ne formèrent plus qu'une masse blanche qui a servi à les désigner, etc., etc.

Le châtiment de tant de cruautés ne tarda pas à atteindre Valérien. En même temps que la peste ravageait encore une fois les grandes villes de l'empire, les Barbares envahissaient les frontières, pénétraient même jusqu'au cœur des plus belles provinces, et, à l'Orient, les Perses, sous la couduite de Sapor, menaçaient l'Asie mineure. Valérien partit à la tête d'une armée pour repousser l'ennemi. Il fut vaincu et fait prisonnier. Sapor le traîna partout, chargé de chaînes, pour le rendre témoin de la dévastation des plus fertiles contrées de ses États; et quand

le superbe vainqueur voulait monter à cheval, il faisait un signe, et l'empereur courbait le dos, afin que ses épaules, recouvertes de la pourpre romaine, servissent de marchepied au monarque barbare [1]. Ce supplice dura trois ans. Lorsque Valérien mourut, on écorcha son cadavre, on tanna la peau, on la teignit en rouge, et elle resta suspendue pendant plusieurs siècles aux voûtes du principal temple de la Perse. Cependant Gallien, fils de Valérien, s'inquiétait peu du sort de son père, et quand il apprit sa mort, il se contenta de dire : « Je savais que mon père était mortel ! »

Neuvième persécution (274).

A la mort de Gallien, trente tyrans se disputèrent l'empire. Aurélien finit par rester seul maître en 270 ; il rétablit la tranquillité, repoussa les Barbares, vainquit Zéno-

[1] L'abbé Leroy, *le Règne de Dieu dans la Mission Empires.*

bie, reine de Palmyre, et régna glorieusement. Mais il attribua ses triomphes à ses faux dieux, et voulut acquérir une dernière gloire, celle de détruire une religion que ses prédécesseurs avaient en vain proscrite. Dieu ne lui laissa plus que huit mois de règne. Une première fois, la foudre tombant à ses côtés au moment où il allait signer l'édit de proscription avait arrêté sa main; il n'écouta pas cet avertissement, et il courut à sa fin. Le pape saint Félix fut l'une de ses victimes; la mort d'Aurélien, tué par l'un de ses officiers, ne fit que ralentir la persécution, mais elle ne la fit pas entièrement cesser, et l'on compte encore de nombreux martyrs jusqu'à la fin du troisième siècle, quoiqu'il n'y ait pas eu de nouvel édit impérial.

On cite, parmi ces illustres confesseurs de la foi, saint Genès, comédien qui se convertit en parodiant sur le théâtre les cérémonies du baptême; saint Maurice et ses compagnons, tous soldats d'une légion appelée *Thébaine,* et qui se laissèrent égorger

dans le Valais, plutôt que de sacrifier aux faux dieux; saint Crespin et saint Crespinien, nobles romains qui furent martyrisés à Soissons; saint Quentin, citoyen romain d'une famille sénatoriale, qui a donné son nom à l'une des plus florissantes villes de France; saint Firmin, premier évêque d'Amiens ; saint Lucien, premier évêque de Beauvais; saint Vincent, en Espagne, les deux papes saint Soter et saint Caïus, et surtout saint Sébastien, dont le martyre est resté célèbre dans l'Église. Les empereurs s'étaient rapidement succédé depuis Gallien, et les fléaux se succédaient encore plus rapidement. En 284, Dioclétien monta sur le trône; il s'adjoignit bientôt après comme collègue Maximien Hercule; l'ordre se rétablit, mais non pas la paix de l'Église.

Sébastien, originaire de Narbonne, dans les Gaules, était capitaine d'une compagnie des gardes prétoriennes. Plein de zèle pour la foi, il visitait les chrétiens emprisonnés, il encourageait les faibles, et il avait converti un grand nombre de païens qu'il eut le bon-

heur de conduire ensuite au ciel par la voie du martyre. Le préfet même de Rome, nommé Chromace, se convertit avec toute sa famille, ses clients et ses esclaves, au nombre de quatorze cents personnes. Sa maison était devenue comme un temple, où le pape Caïus célébrait les divins mystères.

Ces progrès du christianisme alarmèrent Maximien Hercule. Pour éviter la persécution, Chromace se retira à la campagne avec une partie de sa maison, tandis que le reste demeura à Rome avec le Pape ; parmi ces derniers se trouvait Tiburce, fils de Chromace ; Sébastien n'avait pas non plus abandonné son poste. La persécution éclata. Sainte Zoé, pieuse dame qui avait été convertie par Sébastien, fut arrêtée la première, au moment où elle priait sur le tombeau de saint Pierre et de saint Paul, le jour de leur fête ; on la suspendit par les pieds au-dessus d'un feu dont la fumée la suffoqua. Six autres chrétiens, parmi lesquels était Nicostrate, époux de Zoé, furent jetés dans la mer après avoir été torturés ;

d'autres furent lapidés, d'autres cloués par les pieds à des poteaux et tués à coups de lance. Tiburce, trahi par un espion, dit à ses juges : « Quoi! parce que je refuse d'adorer une prostituée dans la personne de Vénus, l'incestueux Jupiter, un fourbe comme Mercure et Saturne, le meurtrier de ses enfants, je déshonore ma race, je suis un infâme! » On lui trancha la tête.

Sébastien, qui avait envoyé tant de martyrs au ciel, soupirait après le moment où il leur serait réuni. Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés. Il fut dénoncé à Dioclétien, qui se trouvait alors à Rome. L'empereur reprocha au capitaine des gardes son ingratitude; il l'accusa de trahison, parce qu'il faisait servir contre son gouvernement l'autorité que lui donnait son grade : « Je n'ai pas cessé d'être fidèle à mon devoir, répondit Sébastien, ni de faire des vœux pour le salut du prince et de l'empire ; mais j'ai depuis longtemps reconnu que c'est une folie d'adorer des dieux de pierre et de bois, et j'ai adressé mes prières au vrai Dieu qui est

au ciel, et à son Fils Jésus-Christ. » Dioclétien, irrité de la généreuse hardiesse du confesseur, fit venir une compagnie d'archers de Mauritanie qui servaient parmi ses gardes. On dépouilla Sébastien de ses vêtements ; les archers le percèrent de flèches, et le laissèrent pour mort sur la place. La pieuse veuve d'un martyr vint la nuit pour enlever le corps. Comme elle reconnut que le saint respirait encore, elle le transporta chez elle, au palais même de l'empereur, et, quelques jours après, Dioclétien vit avec étonnement, au milieu des gardes rangés sur son passage, dans l'escalier d'honneur, celui qu'il croyait mort sous les coups de ses archers. Furieux, il le fit aussitôt conduire dans l'hippodrome du palais, où Sébastien fut assommé à coups de bâton. Son corps fut jeté dans un égout, d'où les chrétiens le firent retirer. Cela se passa le 19 ou le 20 janvier 288.

L'ère des martyrs (203-213).

L'enfer allait faire un puissant et dernier

effort pour détruire le christianisme ; il allait tellement ensanglanter l'Église, que la dernière persécution générale a reçu le nom d'*ère des martyrs*. Elle a fait périr à elle seule autant et plus peut-être de chrétiens que toutes les autres ensemble, mais, plus le combat fut terrible, plus la victoire devait être éclatante : les courageux soldats de cette guerre suprême conquirent la liberté de l'Église, et établirent définitivement le christianisme sur la terre. Il faudrait ici un volume pour raconter les principaux détails de cette lutte magnifique ; il faudrait un grand nombre de pages pour citer seulement les héros dont les annales de l'Église ont conservé les noms ; nous devons renoncer à ce récit qui présenterait tant de charme et d'attraits, et nous contenter de tracer un tableau général de la persécution.

Il y avait trois siècles que Notre-Seigneur Jésus-Christ était descendu sur la terre, et l'Évangile était professé par des millions de fidèles qui avaient acquis le droit d'élever

des temples au vrai Dieu, et qui se trouvaient partout, dans les armées, dans les magistratures, dans le sénat, dans le palais même des empereurs, et jusque sur les marches du trône. Prisca, la propre femme de Dioclétien, et Valérie, sa fille, passaient pour chrétiennes. Dioclétien, par lui-même, n'était pas porté à persécuter le christianisme; déjà fatigué du pouvoir, il hésitait à recommencer une lutte dont il ne pouvait prévoir le terme. Mais Maximien était dans d'autres dispositions, et le césar Galère, que Dioclétien avait associé à l'empire en même temps que Constance Chlore, père de Constantin, portait aux chrétiens une haine implacable.

Vers la fin de l'année 302, comme Dioclétien se trouvait à Nicomédie, Galère le pressa vivement. Le vieil empereur résista d'abord : « Il était dangereux, disait-il, de troubler encore une fois le repos du monde, et de verser des flots de sang. Les supplices, d'ailleurs, n'aboutiraient pas, puisque les chrétiens ne demandaient qu'à mourir. »

On assembla un conseil de magistrats et de gens de guerre. Les conseillers, qui redoutaient tous la colère de Galère, se prononcèrent pour la persécution. Dioclétien hésitait encore; il envoya consulter à Milet l'oracle d'Apollon. Apollon répondit « que les justes répandus sur la terre l'empêchaient de dire la vérité. » La pythonisse restait muette, les prêtres dirent que les *justes* étaient les chrétiens. Dioclétien n'hésita plus, et le 23 février 303 parut le décret d'extermination. « Les églises seront renversées, y lisait-on, et les livres saints « brûlés; les chrétiens seront privés de tous « honneurs, de toutes dignités, et condam- « nés au supplice, sans distinction d'ordre « ni de rang : ils pourront être poursuivis « devant les tribunaux, et ne seront admis « eux-mêmes à y poursuivre personne, pas « même en réclamation de vol, réparation « d'injures ou d'adultère. Les affranchis « chrétiens redeviendront esclaves. » En un mot les chrétiens étaient mis hors la loi; un édit particulier frappait les évêques, or-

donnait de les mettre aux fers et de les forcer à abjurer.

La lutte fut atroce du côté des bourreaux; les chrétiens montrèrent un courage intrépide, tout en se laissant égorger comme des agneaux. Les Gaules seules, où commandait Constance Chlore, furent épargnées; partout ailleurs les églises s'écroulaient sous les mains des soldats; les magistrats établissaient leur tribunal dans les temples ou près des statues des faux dieux, et forçaient la multitude à sacrifier; quiconque refusait d'adorer les dieux était condamné et livré au bourreau; les prisons regorgeaient de victimes; les chemins étaient couverts de troupeaux d'hommes mutilés, qu'on envoyait mourir au fond des mines ou dans les chantiers publics. Les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces déchiraient les tendres enfants avec leurs mères. Ici l'on suspend par les pieds des femmes nues à des poteaux, et on les laisse expirer dans ce supplice honteux et cruel; là, on attache les membres des martyrs à deux

arbres rapprochés de force ; les arbres, en se redressant, emportent les lambeaux de la victime. Chaque province a son supplice particulier : le feu lent en Mésopotamie, la roue dans le Pont, la hache en Arabie, le plomb fondu en Cappadoce. Souvent, au milieu des tourments, on apaise la soif du confesseur, et on lui jette de l'eau au visage, dans la crainte que l'ardeur de la fièvre ne hâte sa mort. Quelquefois, fatigués de brûler séparément les fidèles, les païens les précipitaient en foule dans le bûcher ; les ossements des victimes, réduits en cendres, étaient jetés au vent [1]. Il n'y a certainement pas une religion qui ait été ainsi persécutée et qui ait résisté à de pareils et à de si nombreux supplices, et les chrétiens n'étaient pas accusés d'autres crimes que de refuser d'adorer les faux dieux et d'obéir sur ce point aux empereurs. Il est impossible, en réfléchissant à un fait si étonnant, de ne pas reconnaître la divinité du christianisme.

[1] Châteaubriand, *Études historiques* ; l'abbé Darras, *Histoire de l'Église*.

Plusieurs Papes, des centaines d'évêques, des milliers de chrétiens périrent dans la dixième persécution, et c'est dans la plus grande faiblesse de l'âge ou du sexe qu'éclata davantage la force divine qui soutenait les martyrs. Deux exemples suffiront pour donner une idée du reste.

Il y avait à Rome une jeune vierge, âgée de quatorze ans à peine, et d'une merveilleuse beauté qui la faisait rechercher en mariage par plusieurs jeunes Romains des plus illustres familles de l'empire. Elle refusa tous les partis. Irrités de cette injure, quelques-uns de ses prétendants la dénoncèrent; ils se flattaient d'ailleurs que la constance de la jeune vierge ne tiendrait pas contre la menace des tourments. Agnès, c'était son nom, repoussa les promesses les plus séduisantes de ses juges; elle ne fit pas plus attention à leurs menaces. On apporta les ongles de fer, les chevalets, tous les instruments de torture, et l'on alluma un grand feu : Agnès considéra cet épouvantable appareil sans témoigner la moindre

émotion. On la traîna devant les idoles pour la forcer à leur offrir de l'encens; elle ne leva la main que pour faire le signe de la croix. Le juge, étonné d'une telle constance, eut une inspiration digne de l'enfer; il menaça la sainte de l'envoyer dans un lieu de débauche, où elle serait exposée aux insultes des libertins : « Jésus-Christ, répondit doucement Agnès, est trop jaloux de la pureté de ses épouses pour souffrir que cette vertu leur soit ravie; il en est lui-même le gardien et le protecteur. Vous pouvez répandre mon sang, mais il n'est pas en votre pouvoir de profaner mon corps. »

Le juge fut tellement transporté de colère à cette réponse, qu'il exécuta sa menace. Mais les jeunes libertins qui étaient accourus pour outrager la chaste jeune fille, furent saisis d'un tel respect à sa vue, qu'ils restèrent interdits. L'un d'eux, qui se montrait plus insolent, fut tout à coup renversé par terre à demi-mort et privé de la vue. Ses compagnons, effrayés, le relevèrent, et supplièrent la sainte d'avoir pitié de lui.

Agnès pria, et le malheureux recouvra aussitôt la vue et la santé. Ces merveilles ne firent qu'irriter encore davantage les ennemis de la sainte, et le juge la condamna à être décapitée. La vue du bourreau remplit Agnès de joie; elle alla au supplice comme à une fête; elle répondit encore une fois aux dernières tentatives que l'on faisait pour l'ébranler, qu'elle ne trahirait pas son céleste Époux; elle pria, baissa la tête, et reçut le coup qui devait combler tous ses désirs.

A Antioche, on amène, dans la salle des interrogatoires, Barallah, un enfant âgé de sept ans : « Faut-il adorer plusieurs dieux ou un seul ? » lui demanda le gouverneur. L'enfant sourit et répond : « Il n'y a qu'un seul Dieu dont Jésus-Christ est le Fils. — Qui t'a instruit ainsi, petit impie ? reprend le préfet. — C'est ma mère, dit l'enfant, qui m'a appris ces vérités, et c'est Dieu qui les a apprises à ma mère. » La mère est appelée. Des bourreaux dépouillent le petit confesseur de ses habits, le suspendent

en l'air, et les verges coupent en mille endroits sa chair innocente. Chaque fois que l'impitoyable osier frappe cette tendre victime, il revient couvert d'un nouveau sang. Tous les assistants fondent en larmes ; les bourreaux eux-mêmes frappent en pleurant. Cependant le pauvre enfant se sent comme brûlé par la rigueur des tourments : « J'ai soif ! s'écrie-t-il, donnez-moi un peu d'eau. » Mais sa mère, en qui la grâce triomphe de la nature, le regarde d'un air sévère, puis lui dit : « Bientôt, mon fils, tu seras à la source des eaux vives. » L'enfant ne songe plus qu'au ciel. Le juge le condamne à avoir la tête tranchée. La mère de Barallah le porte elle-même, dans ses bras, au lieu du supplice. Elle le baise tendrement, se recommande à ses prières, le remet à l'exécuteur, et étend son voile pour recevoir la tête du jeune martyr [1].

L'enfer était vaincu. Dioclétien, menacé de la mort par Galère, avait abdiqué ; il se

[1] L'abbé Leroy, *le Règne de Dieu.*

retira à Salone, où il vécut, dévoré de regrets, ne dormant plus, ne mangeant plus; avant d'expirer, il vomit sa langue rongée de vers. Sa femme Prisca, et sa fille Valérie, qui n'avaient pas eu le courage de confesser la foi, furent décapitées : on jeta leurs corps à la mer. Maximien Hercule avait été aussi forcé d'abdiquer; il voulut reprendre le pouvoir; il fut vaincu. Il s'enfuit alors auprès de Constantin, qui avait succédé dans les Gaules à son père Constance Chlore, et il complota pour se défaire de ce prince. Le complot fut découvert, et Maximien en fut réduit à s'étrangler de ses propres mains.

Enfin la main de Dieu s'appesantit sur Galère. Un ulcère affreux rongea la partie inférieure de son corps, laissant continuellement échapper un sang noir et corrompu, des vers sans cesse renaissants, et une insupportable odeur. Dompté par les atroces douleurs qu'il endurait, Galère reconnut enfin la main qui le frappait, et la terreur lui fit signer un édit qui était une éclatante

démonstration de l'impuissance de l'homme à détruire ce que Dieu a établi ; en voici le texte : « L'empereur César, Galérius-Valérius Maximien, invincible, auguste, souverain pontife, très-grand Germanique, très-grand Égyptiaque, très-grand Sarmatique, très-grand Thébaïque, très-grand Persique, très-grand Carpique, très-grand Arméniaque, très-grand Médique, très-grand Adiabénique, la vingtième année de sa puissance tribunitienne, la dix-neuvième année de son empire, consul pour la huitième fois, père de la patrie, proconsul, aux habitants de ses provinces, salut. — Parmi les soins continuels que nous prenons des intérêts publics, nous avions cherché d'abord à faire revivre les mœurs des anciens Romains, et à rappeler les chrétiens à la religion de nos ancêtres, qu'ils ont abandonnée. Subissant une influence nouvelle, ils avaient abandonné les maximes de leurs pères, et formaient des assemblées pour un culte nouveau. Par suite de nos ordonnances, un grand nombre d'entre eux a

péri par divers supplices. Cependant, comme nous voyons ce qu'il en reste persévérer dans leurs sentiments et refuser de servir les dieux, quoiqu'ils n'aient pas la liberté d'adorer le Dieu des chrétiens, ne consultant que notre clémence *et cette bonté naturelle, qui nous a toujours fait incliner du côté de l'indulgence*, nous avons cru devoir étendre jusqu'à eux notre paternelle miséricorde. Ils pourront donc professer librement leur religion, et rétablir les lieux de leurs assemblées, en se soumettant aux lois de l'empire. Nous ferons savoir aux magistrats, par un autre décret, la conduite qu'ils auront à tenir. En vertu de cette grâce que nous leur accordons, les chrétiens seront tenus de prier leur Dieu pour notre santé, pour le salut de la république, afin que l'empire prospère de toutes parts, et qu'ils puissent eux-mêmes vivre en sécurité et en paix. »

L'invincible, auguste et très-grand Galère, ne recueillit aucun fruit de ce repentir forcé et de cette hypocrisie de clémence ;

il mourut comme Antiochus, après avoir vécu comme lui (311 de l'ère chrétienne). Constantin allait devenir seul maître du monde, et la croix du Dieu des chrétiens allait briller sur les étendards de l'empire.

IV

Les Hérésies.

La persécution sanglante ne fut pas le seul danger que l'Église eut à courir dans les premiers siècles de son existence. Dès le temps des Apôtres, l'hérésie avait tenté d'altérer la pureté de la foi ; elle fit de nouveaux efforts durant les deux siècles dont on vient de retracer rapidement l'histoire, et elle ne contribua pas peu aux défections qui venaient affliger les fidèles pendant les persécutions, comme elle fournissait souvent aux païens des prétextes pour accuser les chrétiens de mauvaises mœurs et de pratiques coupables. Mais Dieu, qui oppo-

sait à la fureur des païens la constance des martyrs, opposa aussi à la perfidie de l'erreur, la science et l'énergie des apologistes et des docteurs, qui formèrent comme une seconde couronne autour de la tête glorieuse de l'Église.

Lorsque la prédication évangélique commença, l'idolâtrie, répandue dans tout le monde comme culte, n'était plus qu'une forme symbolique pour les philosophes ; on laissait les formes au vulgaire, et on cherchait la science qui devait être cachée sous leurs symboles. Une école célèbre, fondée à Alexandrie, en Égypte, recueillit à la fois les traditions de l'Orient et de l'Occident. Elle fit un mélange des doctrines philosophiques de la Grèce et des croyances de l'Asie, et de là sortit ce qu'on appela la *connaissance* par excellence, ou la *gnose*, d'où le nom de *gnostiques* donné aux sectateurs de ces doctrines. Les gnostiques faisaient tout *émaner* de l'intelligence éternelle; mais il n'y avait d'émanations immédiates que celles des intelligences ;

c'était une intelligence inférieure, un *démiurge*, comme ils disaient, qui avait créé ou produit la matière. Sous le règne d'Adrien, Valentin ajouta aux anciennes rêveries des rêveries nouvelles, et il essaya de faire entrer le christianisme dans son système, en en expliquant les mystères à sa manière. D'après lui, le principe de l'être habitait des *profondeurs* inaccessibles avec sa *pensée*; la *Profondeur* et la *Pensée* engendrèrent l'*Intelligence* et la *Vérité*, ce qui forma en tout quatre êtres primitifs ou *éons*; c'était une tétrade qui remplaçait la Trinité. L'Intelligence et la Vérité produisirent le *Logos* ou *Verbe*, et *Zoé* ou la *Vie*, qui produisirent à leur tour l'*Anthropos* ou l'homme, et l'*Église*. Cela formait huit *éons* supérieurs, qui, pères de vingt-deux autres, formaient avec ceux-ci le *plérôme* ou la *plénitude*. Les derniers éons produisirent, à leur tour, trois essences : la *pneumatique* ou spirituelle, la *psychique* ou animale, et l'*hylique* ou matérielle, qui constituaient le genre humain. La classe des

hommes pneumatiques ou spirituels renfermait les gnostiques; les psychiques participaient de l'esprit et de la matière; les hyliques formaient une race infime qui vit de la vie terrestre et abjecte des sens. Les psychiques avaient eu besoin d'une rédemption, et c'était l'éon Jésus qui, pour les racheter, s'était incarné dans le fils de Marie; mais il s'en était retiré au moment de la Passion, en sorte qu'il n'y avait eu que le Christ animal qui souffrît. Ainsi le christianisme était renversé de fond en comble, Les hyliques étaient voués à une mort éternelle par l'imperfection même de leur substance; mais les gnostiques étaient impeccables; leur âme ne pouvait être atteinte par aucune corruption, de sorte que, pour eux, toutes les actions devenaient indifférentes, et qu'ils pouvaient impunément se livrer à tous les désordres. C'était la destruction de toute morale et de toute société; c'était, sous d'autres termes, la réhabilitation de la chair, qu'on a tant vantée de nos jours : conceptions monstrueuses, qui

amèneraient, en une génération, l'anéantissement du genre humain, si elles pouvaient se réaliser complétement.

Mais, si ces théories ont encore des séductions de nos jours, en plein christianisme, qu'on juge des ravages qu'elles pouvaient faire au milieu des corruptions du paganisme, et comme il importait que l'Église les combattît vigoureusement. Le christianisme, en empêchant l'invasion du gnosticisme, a certainement rendu l'un des plus grands services à l'humanité. Ce n'est pas ici le lieu de réfuter toutes ces dangereuses absurdités, qui ne peuvent trouver de crédit que dans des têtes dérangées, ou dans des cœurs corrompus. Il importe seulement de remarquer avec quelle netteté, et avec quelle vérité la doctrine chrétienne expose toutes ces grandes questions de l'origine et de la destinée de l'homme : un Dieu en trois personnes, créateur de l'esprit et de la matière, l'homme créé pour jouir de la possession de Dieu, le mal expliqué par la chute des anges et par celle de l'homme, la

réparation par le Fils de Dieu et la sanctification par l'Esprit-Saint. Ici, rien d'incohérent, rien qui amène des conséquences absurdes et immorales. L'erreur mène directement au mal, à la destruction du corps et à la corruption de l'âme ; on sait ce qu'a fait le christianisme, combien de vertus il fait éclater sur la terre, quel respect il témoigne pour le corps humain, et à quelle hauteur il élève les âmes.

Vers le milieu du second siècle, un Syrien, nommé Cerdon, vint à Rome et mêla aux erreurs de la gnose une nouvelle erreur empruntée aux croyances de la Perse. Valentin conservait un principe unique, placé dans les profondeurs de l'espace ; Cerdon enseigna qu'il y a deux principes égaux et deux dieux, l'un bon et bienfaisant, l'autre juste et sévère ; l'un invisible et inconnu, l'autre visible et manifeste ; le premier, père de Jésus-Christ ; le second, créateur de l'univers ; celui-là auteur de la grâce, celui-ci de la loi. Le pape saint Hygin excommunia Cerdon, et fit tous ses efforts

pour prémunir les fidèles contre ses fausses doctrines. Quelques années après, un nommé Marcion, qui avait d'abord mené une vie édifiante, succomba à une passion impure, fut banni de la communion des fidèles, et vint aussi à Rome où il se lia avec Cerdon, dont il amplifia encore les erreurs. Il niait l'incarnation de Jésus-Christ et la résurrection du corps. Comme les désordres des gnostiques éloignaient d'eux les chrétiens, il prit une autre voie bien plus perfide pour les séduire, et se mit à exalter la mortification et le martyre. Aussi les marcionites firent-ils un grand nombre de dupes, et leur secte vécut-elle plus longtemps que celle de Cerdon ; elle fit de grands ravages en Orient et en Occident. L'un des disciples même de saint Justin, le prêtre Tatien, qui avait édifié ses frères par ses vertus et par ses écrits, se laissa séduire par les marcionites, et il alla jusqu'à condamner le mariage comme un adultère. Il défendait en même temps de manger la chair des animaux et de boire du vin, ce

qui fit donner à ses sectateurs le nom d'*encratites* ou tempérants. Ainsi le démon cherchait à perdre les âmes en les effrayant par des rigueurs insupportables, lorsqu'il ne pouvait les perdre par les attraits de la volupté : l'Église seule savait tracer la voie véritable, qui est éloignée de toutes les exagérations, et qui marche sans décliner à droite ou à gauche à travers les erreurs les plus opposées.

Vers la fin du second siècle, parut l'imposteur Montan, qui fonda une secte d'illuminés. Sujet à des convulsions d'une nature extraordinaire, il les fit passer pour la résultat de l'action divine. Deux femmes opulentes, Priscille et Maximilla, se laissèrent séduire par cet épileptique ; elles eurent comme lui des extases, et se mirent à prophétiser. Montan se vantait d'avoir la plénitude de l'Esprit-Saint, que les apôtres n'avaient reçu qu'en partie, au jour de la Pentecôte ; il se donnait comme le *Paraclet* ou le consolateur par excellence, et prétendait réformer l'Église. Il interdisait les se-

condes noces, mais il permettait le divorce; il ordonnait trois carêmes par an, imposait à ses disciples des jeûnes extraordinaires, défendait de fuir dans la persécution, et n'admettait presque aucun pécheur à la pénitence. Il avait établi le chef-lieu de son hérésie dans une petite ville de Phrygie, d'où elle se répandit en Asie et en Afrique. Les évêques s'émurent; un concile condamna l'hérésie, et le pape saint Soter confirma la sentence du concile. Montan ne se soumit pas; on croit qu'il finit par se donner la mort, et que la prophétesse Maximilla en fit autant. Il paraît aussi certain que, sous des apparences d'une austérité effrayante, les montanistes avaient les mœurs les plus licencieuses. Tertullien, après avoir combattu avec tant d'éloquence et d'énergie le paganisme et l'hérésie de Marcion, se laissa séduire par l'apparente austérité des montanistes, qu'il n'abandonna que pour former un secte à part. Terrible exemple des chutes où l'orgueil peut mener !

Tertullien venait de mourir (vers 245),

lorsqu'une nouvelle hérésie s'éleva, celle de Sabellius, qui niait la Trinité et la distinction des personnes divines. Plusieurs évêques d'Égypte adoptèrent ses erreurs, que combattit vivement saint Denys, évêque d'Alexandrie. Cette lutte fut l'occasion d'un éclatant témoignage rendu à la primauté du siége de Rome. Des fidèles d'Alexandrie crurent voir dans les écrits de saint Denys des expressions qui semblaient indiquer que le Fils est une créature et qu'il n'est pas *consubstantiel* au Père ; ils accusèrent l'évêque auprès du pape saint Denys, qui assembla aussitôt un concile à Rome. Le concile condamna les deux erreurs opposées : celles de Sabellius, qui ne distinguait pas les personnes, et celle qu'on prêtait à Denys d'Alexandrie, qui rejetait la consubstantialité du Verbe. Saint Denys protesta de sa foi au Verbe consubstantiel, il expliqua celles de ses paroles qui l'avaient fait soupçonner d'hérésie, et se justifia complétement.

Une autre erreur excita bientôt le zèle

du même patriarche. Paul de Samosate, évêque d'Antioche, homme vain et orgueilleux, enseigna qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes, l'une Fils de Dieu par nature et éternelle, l'autre, qui n'avait reçu le nom de Fils de Dieu, après son union avec le Verbe, que par un abus de langage. Sabellius était le précurseur d'Arius ; Paul de Samosate était le précurseur de Nestorius. Saint Denys d'Alexandrie lui écrivit aussitôt pour lui montrer quelle était la croyance de l'Église : « Le Verbe s'est fait chair, disait-il, sans division ni partage. On ne distingue point en lui deux personnes, comme si le Verbe habitait dans l'homme et ne lui était pas uni. Comment osez-vous donc appeler Jésus-Christ un homme distingué par son génie, lui, vrai Dieu, adoré par toutes les créatures avec le Père et le Saint-Esprit, incarné de la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu ? » Ce passage est remarquable, en ce qu'il montre la foi de l'Église à la divine maternité de la sainte Vierge, que le concile général d'Éphèse devait venger plus

tard contre d'autres hérésies. Paul de Samosate finit par être déposé solennellement à cause de son opiniâtreté dans l'erreur.

Une autre hérésie qui devait reparaître bien des fois, et contre laquelle l'Église devait encore avoir à combattre au moyen âge, sortit du fond de la Perse avec Manès. Cet hérésiarque, père du manichéisme, était né dans une condition servile : il voulut accorder le christianisme avec la croyance à deux principes égaux, qui se trouve au fond de la religion de Zoroastre, et se faire chef d'une nouvelle secte. Il frappait les multitudes par la singularité de son costume, autant au moins que par la bizarrerie de sa doctrine. Il portait des brodequins fort élevés pour faire paraître sa taille plus grande ; il s'enveloppait d'un manteau flottant de couleurs diverses, qui donnait à sa démarche quelque chose d'aérien ; il tenait à la main un grand bâton d'ébène sur lequel il s'appuyait en marchant, et sous le bras un livre écrit en caractères babyloniens ; enfin il avait une jambe enveloppée d'une

étoffe rouge, et l'autre d'une étoffe verte. Ce charlatanisme seul aurait dû déceler l'imposteur, mais il y a toujours des imaginations malades et des cœurs gâtés qui se laissent séduire par tout ce qui n'est pas la vérité. Manès se fit de nombreux partisans, avec ses deux dieux éternels, nés d'eux-mêmes, opposés l'un à l'autre, l'un principe du bien, qu'il appelait *lumière*, l'autre, principe du mal, qu'il appelait *ténèbres*. Pour lui, l'âme était une étincelle de la lumière, le corps, une parcelle des ténèbres; puis venaient les émanations et les éons des gnostiques. Le manichéisme fut proscrit même par les empereurs païens, et, comme il n'était pas la vérité, il fut vaincu. Le roi de Perse fit saisir Manès, qui fut écorché vif avec une pointe de roseau, et dont le corps fut abandonné aux chiens et aux oiseaux de proie.

Les partisans de l'erreur ne se multipliaient pas avec autant de rapidité que les défenseurs de la vérité. On a déjà cité quelques-uns de ces apologistes et de ces doc-

teurs qui vengeaient la vraie foi contre toutes les attaques de la philosophie païenne et les absurdes imaginations des hérétiques. Leurs noms brillent avec non moins d'éclat que ceux des martyrs, dont la plupart d'entre eux partagèrent d'ailleurs les combats et les triomphes. Saint Ignace, saint Polycarpe, saint Papias, saint Denys l'Aréopagite, saint Quadrat, saint Justin, saint Denys de Corinthe, saint Irénée, Apollinaire, Clément d'Alexandrie, au deuxième siècle, et, dans le troisième, Origène, Tertullien, Minucius Félix, saint Cyprien, saint Denys d'Alexandrie, saint Grégoire le Thaumaturge, Arnobe, etc. : voilà des noms devant lesquels pâlissent ceux des hérésiarques et des philosophes païens des mêmes temps. Attaquée sur tous les points dans ses dogmes, dans sa discipline, dans sa morale, dans son culte, l'Église se défendait sur tous les points : elle éteignait la persécution dans les flots de son propre sang, elle faisait fuir l'hérésie devant les torrents de lumière répandus par ses docteurs ; elle se trouvait

véritablement à la tête de l'humanité, qu'elle allait conquérir à l'empire de son chef et de son roi, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, le Fils de Dieu et le véritable Roi des hommes.

V

Succession des Papes.

Les Papes méritaient-ils d'être les généraux de ces armées de martyrs, de ces légions de docteurs, de saints et de vierges? Presque tous ceux qui se succédèrent sur la chaire de saint Pierre pendant les deux siècles dont on vient de parcourir l'histoire, moururent martyrs, tous furent des modèles de toutes les vertus, tous se montrèrent les intrépides défenseurs de la foi et de la doctrine; dans les difficultés, c'était vers eux que l'on tournait les yeux, à eux qu'on s'adressait; toutes les Églises les reconnaissaient comme les évêques des évêques : leur

primauté brille, dès ces premiers siècles, d'un éclat sur lequel la passion seule peut essayer d'amasser des nuages. On ne leur voit pas sans doute produire des œuvres aussi magnifiques que celles de plusieurs des docteurs qui viennent d'être nommés; mais presque continuellement cachés dans les catacombes, ne régnant souvent que quelques années ou quelques mois, soutenant l'effort des persécutions, accablés par la sollicitude d'une Église plus vivement tourmentée que les autres, et de la sollicitude de toutes les Églises du monde, auraient-ils eu le temps d'écrire ces magnifiques ouvrages que tous les siècles ont étudiés et admirés? L'autorité a généralement une action moins éclatante, quoique non moins utile et souvent plus efficace que la discussion, et l'on doit voir précisément, dans l'obscurité relative qui entoure les premiers Papes, une preuve de plus de l'universalité de leur action et de l'autorité générale dont ils jouissaient. Un coup d'œil rapide sur leur succession va faire voir

quelle place importante ils occupaient dans l'Église.

La primauté de saint Pierre dans le collége apostolique ne peut être contestée. Jésus-Christ ayant promis à l'Église d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, c'est aux successeurs de saint Pierre que devait passer cette primauté, avec tous les priviléges du prince des apôtres, le pouvoir suprême des clefs, et l'infaillibilité, qui lui permettait de *confirmer ses frères*, selon la parole même du Sauveur. Saint Pierre ayant occupé deux siéges successivement, celui d'Antioche et celui de Rome, il ne pouvait y avoir de doute qu'entre ces deux siéges. Or ce n'est pas à Antioche que saint Pierre est mort, mais à Rome; son successeur à Antioche n'ayant pu être le chef de l'Église, pendant que saint Pierre vivait, ne pouvait transmettre à son successeur que ses propres priviléges, c'est-à-dire ceux d'un simple évêque. D'ailleurs, jamais Antioche n'a réclamé la primauté ; et l'on a vu saint Ignace, écrivant aux Romains, distinguer leur

Église parmi toutes les autres. Tout se réduit donc à constater que saint Pierre est mort évêque de Rome, c'est un fait établi de la façon la plus incontestable, et à constater la succession légitime des autres évêques de Rome. Or, s'il y a quelques difficultés sur l'ordre de la succession de deux ou trois Pontifes et sur la date précise de leur avénement et de leur mort, ces difficultés s'expliquent parfaitement par l'état de persécution violente où l'on était, et par des différences de chronologie qui existent même pour les faits les plus universellement admis dans l'histoire des mêmes temps.

Ainsi, dans le premier siècle, il y avait des difficultés pour les trois ou quatre premiers successeurs de saint Pierre : tandis que les uns donnaient les noms de Lin, de Clet, de Clément et d'Anaclet, les autres n'admettaient que trois pontifes : Lin, Clet et Clément. Cela prouverait seulement que maintenant il y a des doutes sur cette succession, et non que du temps de ces Papes

les chrétiens ignoraient dans quel ordre ils s'étaient succédé. L'érudition moderne est venue à bout d'ailleurs de résoudre la difficulté : on reconnaît généralement aujourd'hui que Clet et Anaclet ne forment qu'un seul Pape. Clet, élu pour succéder à saint Lin, l'an 78, fut compris dans un ordre d'exil contre les chrétiens, rendu, sous Vespasien, par le préfet de Rome ; à son retour sous le règne de Titus, il prit le nom d'Anaclet, qui signifie en grec *rappelé*.

Saint Lin succéda donc à saint Pierre, l'an 65 de Jésus-Christ.

Saint Clet ou Anaclet succéda à saint Lin, en 76.

Saint Clément succéda à saint Anaclet, en 91.

Saint Évariste succéda à saint Clément, en l'an 100.

Le pontificat de saint Évariste (de 100 à 109), vit la troisième persécution, celle de Trajan. On attribue à ce saint Pape, qui fut l'une des victimes de la persécution, l'institution des cardinaux-prêtres, parce qu'il

fut le premier qui divisa Rome en *titres* ou paroisses, assignant un prêtre à chacune. Il ordonna aussi que sept diacres accompagneraient l'évêque quand il prêcherait.

Saint Alexandre I[er] (109-119), mort aussi martyr, ordonna aux prêtres de rappeler à la messe le souvenir de la Passion; il ordonna le mélange de l'eau et du vin dans le calice, et introduisit l'usage parmi les chrétiens d'avoir de l'eau bénite dans leurs maisons. On lui attribue encore l'usage du pain sans levain pour le saint sacrifice. « Ainsi, remarque à cette occasion le cardinal Baronius, les pieuses traditions venues des apôtres étaient confirmées, et recevaient une sanction régulière de leurs successeurs immédiats. »

Saint Sixte I[er] (119-128), qui fut martyrisé sous Adrien, fit un décret pour réserver aux ministres seuls le pouvoir de toucher les choses saintes, et compléta la liturgie de la messe par le chant du *Sanctus*. Il ordonna aussi que les évêques qui avaient été mandés près de la Chaire apostolique ne

pourraient être reçus dans le lieu de leur juridiction, qu'avec des lettres du Saint-Siége, adressées en forme de salut à leur peuple. La hiérarchie se constituait donc dans l'unité de gouvernement, dans l'autorité des successeurs de saint Pierre, et personne ne résistait, parce qu'on reconnaissait que les évêques de Rome ne faisaient usage que d'un droit légitime.

Saint Télesphore, qui gouverna l'Église de 128 à 139, confirma l'institution apostolique du carême, en ordonnant un jeûne de sept semaines avant Pâques; il maintint aussi l'usage de ne pas célébrer la messe avant l'heure de tierce (neuf heures du matin), excepté pour la messe de minuit du jour de Noël, et il introduisit dans la liturgie le chant du *Gloria in excelsis*. Un glorieux martyre termina sa vie comme celle de ses prédécesseurs.

Saint Hygin (139-142), était né à Athènes, et il s'était converti de la philosophie païenne à la foi. Il excommunia l'hérésiarque Cerdon, qui était venu prêcher ses

erreurs à Rome. Il essaya de ramener par la douceur un autre hérésiarque, Valentin; mais celui-ci continua de propager ses doctrines gnostiques, et le successeur d'Hygin dut le retrancher de la communion de l'Église. Hygin mourut martyr. On lui attribue la coutume de prendre un parrain et une marraine pour le baptême des enfants.

Saint Pie Ier (142-157) mourut martyr. Un de ses décrets montre que le baptême donné par les hérétiques a été de tout temps considéré comme valide, quand les conditions requises pour l'administration de ce sacrement ont été remplies.

Sous le pontificat de saint Anicet (157-158), commença à s'agiter une question qui préoccupa longtemps l'Église : celle de la célébration de la fête de Pâques. Comme on avait transféré la célébration du sabbat au dimanche, saint Pierre avait transféré au même jour la célébration de la fête de Pâques, mais il n'en avait pas fait une obligation, et les Pontifes romains toléraient en Orient la célébration du samedi. Bientôt

il y eut des discussions parmi les chrétiens au sujet de cette différence. Saint Polycarpe vint à Rome pour en conférer avec saint Anicet : le vénérable disciple de saint Jean avait travaillé avec succès à déraciner plusieurs usages introduits dans l'Église par les Juifs convertis; il ne crut pas pouvoir déraciner celui-ci, auquel il tenait lui-même, parce qu'il l'avait toujours vu suivi par l'apôtre, son maître. Anicet pensa que le moment n'était pas encore venu de changer sur ce point la discipline de l'Église orientale; il permit même aux Asiatiques qui se trouvaient à Rome de suivre l'usage de leur pays. Polycarpe fut traité avec de grands honneurs; Anicet lui fit célébrer les saints mystères en sa présence; beaucoup d'hérétiques se convertirent à la prédication de l'évêque de Smyrne, et l'insolence de Marcion fut confondue par ces paroles, qu'on a déjà rapportées : « Je te connais pour le fils aîné de Satan. » Les deux saints Pontifes se donnèrent le baiser de paix avant de se séparer; ils ne devaient plus se revoir que

dans le ciel, où le martyre les conduisit tous deux. Le voyage de saint Polycarpe à Rome est un précieux témoignage de la primauté de la Chaire apostolique et romaine. Saint Anicet défendit aux clercs de laisser croître leur chevelure, selon le précepte de l'Apôtre, ce que l'on doit sans doute entendre de la tonsure.

Saint Soter lui succéda (168-177); il eut à soutenir la persécution de Marc Aurèle : les glorieux martyres de sainte Félicité, de saint Polycarpe, de l'apologiste saint Justin, et de milliers d'autres, précédèrent le sien. Il montra un grand zèle contre l'hérésie, principalement contre celle des montanistes qui se multipliaient alors, et une grande charité pour les Églises qui souffraient de la persécution. Une lettre de saint Denys de Corinthe rappelle l'ancienne et touchante charité de ces Pontifes romains, dont la sollicitude paternelle s'étendait aux besoins de toutes les Églises de l'univers, et subvenait à l'indigence et aux nécessités des fidèles exilés pour la foi, ou

condamnés par les persécuteurs aux carrières et aux mines : « Votre bienheureux évêque Soter, disait saint Denys aux Romains, non-seulement a conservé cette coutume, il a fait plus encore, en distribuant des aumônes plus abondantes aux indigents des provinces, en accueillant, avec une affectueuse charité, les frères qui se rendent à Rome, en leur prodiguant les consolations de la foi, avec la tendresse d'un père qui reçoit ses enfants dans ses bras. »

Le Pontificat de saint Éleuthère (177-186) est célèbre par le martyre de saint Pothin, de sainte Blandine, de saint Symphorien, et de milliers d'autres en Gaule. La persécution n'empêchait pas la foi de s'étendre. Pendant qu'elle sévissait, un petit roi de la Bretagne (Angleterre), nommé Lucius, envoya au pape Éleuthère une lettre où il le priait de lui procurer la connaissance de la religion chrétienne. Éleuthère envoya dans la Bretagne des prêtres qui baptisèrent Lucius avec un grand

nombre de ses sujets. La lumière de la foi avait pénétré dans les îles Britanniques dès le premier siècle; une tradition veut même que saint Paul ait été prêcher l'Évangile jusque dans ces îles éloignées; la conversion de Lucius ranima la foi et en étendit l'empire. C'était sans doute un roi tributaire des Romains, peut-être même était-il d'origine romaine; quoi qu'il en soit, on peut le regarder comme le premier roi chrétien de l'Europe.

Quelques historiens modernes [1], se fondant sur des textes mal compris des anciens Pères, ont accusé saint Éleuthère d'avoir un moment toléré et partagé l'hérésie des montanistes. Aucun de ces textes, comme l'a démontré le savant abbé Gorini [2], ne prouve ce qu'on avance; il y en a un de Tertullien, que l'on cite, qui ne prouve rien, tandis qu'il y en a un autre qui

[1] Entre autres, M. Amédée Thierry, dans son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine.*

[2] *Défense de l'Église contre les erreurs historiques.*

prouve le contraire. Tertullien dit : « Praxéas dénonçait les montanistes et leurs assemblées, et, pour les faire condamner, il s'appuyait sur l'autorité des prédécesseurs du Pape à qui il parlait. » Or ce Pape, à qui parlait Praxéas, était saint Victor, dont *les* prédécesseurs sont saint Soter et saint Éleuthère; ce dernier ne s'était donc pas montré favorable à Montan. Saint Irénée, dont on invoque aussi l'autorité contre Éleuthère, dit, après avoir donné la liste des Pontifes qui se sont succédé sur le siége de Rome, depuis saint Pierre jusqu'à Éleuthère inclusivement : « C'est par eux que la tradition et la prédication apostolique a été conservée dans l'Église, et est arrivée jusqu'à nous. Il est de toute évidence que la foi vivifiante de ces évêques *est la même que celle des Apôtres* conservée et transmise *en toute pureté* jusqu'à ce moment [1]. » Un troisième témoignage se lit dans le *Livre des Pontifes* : « Saint Éleuthère, y dit-on, renouvela et

[1] Iren., *contra Hær.*

confirma par un décret la défense faite aux chrétiens de repousser, par un motif superstitieux, aucun genre de nourriture dont les hommes ont coutume de se servir. » Cette privation de certains aliments était précisément une pratique de la nouvelle secte [1].

A saint Éleuthère, mort martyr pour cette foi qu'on l'accuse faussement d'avoir abandonnée, succéda saint Victor Ier (186-200), sous le Pontificat duquel commença la persécution de Septime Sévère. La question de la Pâque se ranima. Les Orientaux célébraient toujours cette fête le quatorzième jour de la lune, comme les Juifs; les Occidentaux la renvoyaient au dimanche suivant. Les Papes avaient toléré cette divergence de discipline; mais les Orientaux, et surtout la métropole d'Éphèse et les Églises qui étaient sous sa dépendance, s'en prévalurent pour dire que l'Église latine avait tort, et ils mirent une telle vivacité dans

[1] L'abbé Constant, l'*Histoire et l'infaillibilité des Papes*.

leurs attaques, qu'il devint urgent de prendre une décision définitive. Le Pape décida que l'usage de l'Église romaine devait être suivi partout : un concile des évêques d'Italie, assemblé à Rome, était de cet avis. Les conciles provinciaux, assemblés en Orient, acceptèrent la décision venue de Rome ; il n'y eut que le concile d'Éphèse qui refusa de l'accepter. Victor menaça de l'excommunication les Asiatiques qui résistaient. Saint Irénée intervint pour conseiller des mesures de conciliation ; le Pape jugea que l'on pouvait encore attendre quelque temps avant d'imposer sa décision, et la querelle s'apaisa. Presque toutes les Églises d'Orient adoptèrent l'usage de Rome, que quelques-unes suivaient déjà ; les autres se virent de plus en plus isolées dans leur sentiment, et le concile de Nicée put terminer entièrement cette affaire, qui avait fait briller l'autorité du siége de Rome. On donna à ceux qui continuaient la pratique des Juifs le nom de *Quartodécimans*, ou hommes du quatorzième jour.

Des modernes ont accusé saint Victor de dureté et d'emportement dans cette question de la Pâque; l'étude sérieuse des faits dément cette accusation, comme celle de montanisme qu'on lui a aussi intentée, en s'appuyant sans raison sur un texte de Tertullien, déjà tombé dans cette hérésie [1]. Saint Victor avait, en effet, d'abord donné des lettres de communion à Montan; mais c'était sur un exposé qui ne montrait aucune erreur dans la doctrine de cet hérésiarque; quand le Pape eut été mieux informé de cette doctrine, il révoqua ses lettres. Saint Victor confessa la foi dans les tourments; il a reçu le titre de martyr, mais on ignore les particularités de sa mort. Il rendit un décret par lequel il déclarait que l'eau commune de fontaine, d'étang, de fleuve ou de mer pouvait servir, en cas de nécessité, pour l'administration du baptême. Ce décret montre que dès lors il était de règle de se servir d'eau bénite pour l'administration de ce sacrement.

[1] Voir l'abbé Constant, l'*Histoire et l'infaillibilité des Papes*.

Saint Zéphirin (200-217), successeur de saint Victor, eut à supporter tout le poids de la persécution de Septime Sévère; il eut la douleur de voir la chute de Tertullien; il vit s'élever à la place du docteur tombé le savant Origène, dont la doctrine ne fut pas toujours irréprochable, mais dont les immenses travaux ont honoré l'Église. Origène avait pour père saint Léonide, qui mourut martyr. Saint Zéphirin montra un grand zèle contre les hérésies qui se multipliaient alors, et il eut la gloire de souffrir pour la foi; mais on ne sait pas s'il mourut dans les tourments; quelques historiens remarquent qu'il fut le premier Pape qui ne termina pas sa vie par le martyre. On lui doit quelques décrets importants, comme celui qui ordonne de consacrer désormais le précieux sang de Jésus-Christ dans des coupes de verre ou de cristal, et non dans des vases de bois.

Saint Calixte ou Calliste Ier (217-222) mourut martyr sous Héliogabale, après avoir fait considérablement agrandir le ci-

metière qui porte son nom. Il régla l'institution du jeûne des Quatre-Temps.

La découverte faite, dans ces derniers temps, d'un livre intitulé *Philosophumena*, attribué faussement à saint Hippolyte, évêque de Porto, et qui est l'œuvre d'un hérétique du troisième siècle [1], a fait naître de graves controverses sur l'orthodoxie et sur la légitimité de ce Pape, indignement calomnié par l'écrivain inconnu. Voici comment cet écrivain raconte l'histoire de Calixte :

« Calliste était esclave d'un chrétien nommé Carpophore, qui faisait partie de la maison de l'empereur. Comme il professait la même foi que son maître, celui-ci lui confia une somme considérable pour la faire valoir par des opérations de banque. Calliste établit son comptoir dans un lieu qu'on

[1] Le savant abbé Dœllinger, en Allemagne, et Mgr Cruice, évêque de Marseille, ont fait justice de toutes les calomnies lancées par l'auteur des *Philosophumena* contre saint Calixte. Voir l'*Histoire de l'Église de Rome*, de l'an 192 à l'an 224, par Mgr Cruice, alors directeur de l'école ecclésiastique des hautes études. Paris, 1856.

appelait la *piscina publica*, et, en qualité de chargé d'affaires de Carpophore, il reçut d'un certain nombre de veuves et de fidèles des dépôts importants. Il perdit tout et tomba dans le plus grand embarras. Il se trouva des gens qui avertirent son maître du désordre de ses affaires, et Carpophore annonça l'intention de demander des comptes. A cette nouvelle, Calliste, effrayé du danger qui le menaçait, prit la fuite vers la mer. Il trouva à Ostie un vaisseau prêt à partir et s'y embarqua ; mais cela ne put se faire si secrètement que Carpophore n'apprît tout ce qui s'était passé.

« Ce dernier, d'après les indications qu'il avait reçues, se dirigea vers le port et prit des dispositions pour monter aussi sur le navire qui stationnait encore au milieu de la rade. La lenteur du pilote fit que Calliste, qui était dans le bâtiment, aperçut de loin son maître. Voyant qu'il allait être pris, et faisant peu de cas de la vie dans cette fâcheuse extrémité, il se jeta à la mer ; mais les matelots, se jetant dans les barques,

le sauvèrent malgré lui, et, au milieu des clameurs que poussaient ceux qui étaient sur le rivage, le livrèrent à son maître, qui le ramena et lui fit tourner la meule.

« Au bout de quelque temps, comme il arrive d'ordinaire, des chrétiens vinrent trouver Carpophore pour le prier de pardonner à son esclave, assurant qu'il déclarait avoir confié à certaines personnes une somme considérable. Carpophore, qui était un homme pieux, répondit qu'il faisait peu de cas de ce qui lui appartenait, mais qu'il attachait de l'importance aux dépôts, car beaucoup de gens venaient se plaindre à lui et prétendaient qu'ils ne s'étaient confiés à Calliste que sur sa recommandation.

« Cependant Carpophore, se laissant persuader, ordonna de délivrer l'esclave; mais celui-ci, qui n'avait rien à rendre, et qui se trouvait dans l'impossibilité de s'enfuir de nouveau, parce qu'il était surveillé, imagina un moyen de s'exposer à la mort. Un samedi, feignant d'aller trouver des débiteurs, il se rendit à la synagogue où les Juifs

étaient assemblés, et chercha à exciter du trouble dans leur réunion. Les Juifs s'étant soulevés contre lui, l'insultèrent et le chargèrent de coups; puis ils le traînèrent devant Fuscien, préfet de la ville, et déposèrent contre lui en ces termes : « Les Ro-
« mains nous ont permis d'exercer publi-
« quement le culte de nos pères, et voici
« un homme qui veut nous en empêcher et
« qui trouble nos cérémonies, en disant qu'il
« est chrétien. »

« Tandis que Fuscien était à son tribunal et s'indignait de la conduite que les Juifs reprochaient à Calliste, on annonça à Carpophore ce qui se passait. Celui-ci se hâta d'aller trouver le préfet et lui dit : « Je vous
« prie, seigneur Fuscien, ne croyez pas cet
« homme; il n'est pas chrétien, mais il
« cherche une occasion de mourir, parce
« qu'il m'a dissipé de fortes sommes d'ar-
« gent, comme je le prouverai. » Les Juifs, croyant voir en cela un subterfuge employé par Carpophore pour délivrer son serviteur, n'en réclamèrent que plus instamment la

sentence du préteur. Il céda à leurs sollicitations, fit fouetter Calliste, et l'envoya aux mines de Sardaigne.

« Quelque temps après, comme d'autres martyrs étaient exilés dans cette île, la concubine de Commode, Marcia, qui avait quelques sentiments religieux, voulut faire une bonne action; elle fit venir le bienheureux Victor, évêque de l'Église à cette époque, et lui demanda quels étaient les martyrs de Sardaigne. Victor lui donna les noms de tous, excepté celui de Calliste, dont il connaissait la conduite coupable. Marcia, qui jouissait d'une grande faveur auprès de Commode, en obtint des lettres de délivrance, qu'elle confia à un vieil eunuque nommé Hyacinthe. Celui-ci passa en Sardaigne, et, ayant remis l'ordre au gouverneur de ce pays, délivra les martyrs, à l'exception de Calliste.

« Mais Calliste, se jetant à ses genoux et versant des larmes, le pria de ne pas l'excepter. Hyacinthe se laissa toucher et consentit à demander au gouverneur la liberté

du captif, en disant qu'il avait lui-même élevé Marcia, et qu'il acceptait la responsabilité de la décision favorable qu'il sollicitait. Le gouverneur, cédant à cette prière, délivra Calliste avec les autres.

« Ce dernier étant revenu à Rome, Victor fut vivement affligé de ce qui s'était passé; mais, comme il avait bon cœur, il garda le silence. Toutefois, pour éviter les reproches d'un grand nombre de personnes (car les crimes de Calliste étaient récents), et pour satisfaire Carpophore, qui ne cessait de réclamer, il ordonna à Calliste de se retirer à Antium, lui assignant une pension mensuelle pour sa nourriture.

« Après la mort de Victor, Zéphyrin, son successeur, ayant choisi Calliste pour l'administration des affaires ecclésiastiques, lui fit en cela un honneur qui lui devint funeste à lui-même; il le rappela d'Antium et lui conféra la surveillance du cimetière (des chrétiens). Calliste, se trouvant toujours avec Zéphyrin, et lui rendant des soins hypocrites, parvint à l'effacer complétement.

L'évêque devint incapable de discerner ce qu'on lui disait et de surprendre le dessein secret de Calliste, qui s'accommodait de tout ce qui pouvait faire plaisir à son protecteur. Après la mort de Zéphyrin, Calliste, se croyant arrivé au but qu'il poursuivait depuis longtemps, chassa Sabellius comme hérétique. »

Ce récit, semé d'invraisemblances et de contradictions, est comme le modèle de tous ceux qui ont été faits pour calomnier d'autres Papes. Il n'est pas difficile d'ailleurs d'en tirer la justification de Calixte.

D'abord, rien ne prouve que Calixte ait commis d'escroquerie : tout ce qu'on voit, c'est qu'il fit des spéculations malheureuses, qu'il se laissa tromper, qu'il manqua d'habileté; mais lorsqu'on voit les chrétiens intercéder pour lui auprès de Carpophore qui l'a condamné à tourner la meule, on ne peut s'empêcher de penser que Calixte n'avait pas démérité l'estime de ses frères. Carpophore lui-même ne montre-t-il pas l'estime et l'affection qu'il a conservées

pour Calixte, en essayant de le soustraire à la sentence provoquée par les Juifs? Quant au chagrin que conçut le pape saint Victor de son retour, le calomniateur a soin de dire que le Pontife n'en témoigna rien; en ajoutant que saint Victor lui assigna une pension pour le faire vivre à Antium, il montre que le Pape ne le regardait pas avec tant de peine et qu'il lui confiait un emploi important. Enfin cet homme, qu'on prétend être si méprisé et si méprisable, devient prêtre, ce qui prouve, puisqu'il était esclave, que Carpophore l'estimait toujours et qu'on le regardait véritablement comme un martyr qui a souffert pour la foi. La confiance que lui témoigna saint Zéphyrin pendant un Pontificat de dix-neuf ans achève la justification, que rend surabondante le dernier trait du récit : saint Calixte chasse de Rome l'hérétique Sabellius; sa haine pour l'hérésie, les mesures qu'il avait sans doute suggérées à saint Zéphyrin contre les hérétiques, voilà l'explication des calomnies qui le poursuivent.

L'auteur des *Philosophumena* fait trois reproches principaux à saint Calixte après son élévation à l'épiscopat. Selon lui, le Pape errait sur le dogme de la Trinité, dans la discipline relative à la pénitence, et dans la discipline relative au mariage et au célibat imposé aux ecclésiastiques.

Sur le premier point, il résulte du témoignage même de l'auteur des *Philosophumena*, que la doctrine de Calixte était parfaitement orthodoxe, et quand il dit que le parti de Calixte, composant la majorité, conserva même après sa mort sa doctrine, il avoue implicitement que la foi de ce Pape était celle de toute l'Église.

Les reproches relatifs à la discipline de la pénitence prouvent simplement que Calixte montra une grande douceur à l'égard des sectaires qui revenaient à l'Église catholique, et que, en rendant aussi facile que possible le retour des apostats repentants, il agissait avec une charité et une sagesse qui trouvèrent des imitateurs parmi ses plus illustres successeurs.

Saint Calixte prétendait rendre la législation ecclésiastique relative au mariage tout à fait indépendante de la législation romaine. Il déclarait valables, contrairement à la loi romaine, les mariages contractés par les filles libres ou nobles avec des esclaves ou avec des hommes libres, mais pauvres. Ainsi l'Église améliorait-elle de plus en plus la condition de l'esclave, et relevait-elle sa dignité d'homme : ce n'est pas de nos jours qu'on peut songer à reprocher au saint Pape les mesures prises à cet égard.

Quant à la loi du célibat ecclésiastique, l'auteur des *Philosophumena* dit seulement que saint Calixte avait admis dans le clergé des hommes mariés ; mais il faut entendre par là des membres du bas clergé, qui était alors fort nombreux.

C'est ainsi qu'aucune des calomnies lancées contre Calixte ne subsistent, que plusieurs tournent à sa gloire, et que le livre récemment publié vient servir comme tant d'autres, écrits dans un autre but, à la glo-

rification de l'Église romaine et de la Papauté. Nous aurons plus d'une occasion de le constater dans la suite de cette histoire.

Saint Urbain Ier (222-230) passa presque tout son Pontificat dans les catacombes; on a vu que son martyre suivit de près celui de sainte Cécile. Ce grand Pape se distingua par un grand zèle pour la foi, et fit de nombreuses conversions parmi les païens. En même temps, il pourvoyait à la dignité et à la splendeur du culte. Il renouvela en argent les vases de l'autel, et fit faire vingt-cinq patènes de ce métal pour les diverses paroisses de la ville.

Saint Pontien (230-235), successeur de saint Urbain, exilé d'abord dans l'île Buccina, l'une des plus sauvages de la côte méridionale de Sardaigne, eut ensuite la tête tranchée, dans la première année de la persécution de Maximin.

Saint Anthère (235-236), élu en décembre, fut martyrisé le 3 janvier suivant, après un mois de Pontificat, consacré à rassembler les actes des martyrs, qui étaient re-

cueillis par des notaires ou écrivains établis à cet effet depuis le pontificat de saint Clément.

Un événement merveilleux décida de l'élection de saint Fabien (236-250). Les frères étaient réunis pour l'élection, et l'on proposait plusieurs personnages considérables, sans songer à Fabien, qui était présent, mais qui n'appartenait pas même encore au clergé. Tout à coup une colombe, volant au-dessus de l'assemblée, vint se poser sur la tête de Fabien. On regarda ce fait extraordinaire comme une indication du ciel, et Fabien fut acclamé tout d'une voix.

C'est pendant ce Pontificat que saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge ou le faiseur de miracles, à cause des nombreux prodiges qu'il opéra, commença d'être connu dans toute l'Église. Ce saint naquit à Néocésarée, dans le Pont. Ses parents étaient païens ; jeune encore il se rendit à Césarée en Palestine, et y entendit Origène, alors dans tout l'éclat de sa renommée. Les leçons de ce grand maître l'attachèrent

tellement qu'il ne voulut plus le quitter. Il embrassa le christianisme et fut baptisé. Origène, ayant été obligé de se cacher à cause de la persécution, Grégoire se rendit à Alexandrie, où un prodige vint attester la chasteté de ses mœurs, qui avait excité la jalousie de quelques-uns de ses compagnons d'études. Il retourna à Césarée, quand Origène put recommencer ses leçons, et, après s'être affermi dans la foi, il revint dans sa patrie. On s'attendait à voir un orateur habile et un jurisconsulte éminent; il ne se montra à ses concitoyens que comme un fervent néophyte. Bientôt Phédime, archevêque d'Amasée, le jugea digne de l'épiscopat, et le mit à la tête de l'Église de Néocésarée, qui ne comptait alors que dix-sept chrétiens. Néocésarée était une ville riche, grande et populeuse, mais les mœurs y étaient corrompues, et l'idolâtrie y régnait sans obstacle. La foi de Grégoire s'enflamma, et elle lui faire des miracles.

Sa vie, à partir de ce temps, ne fut plus qu'une suite de prodiges, qui vérifiaient à

la lettre ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « La foi transporte les montagnes... Vous ferez des prodiges plus grands que les miens. » Un prêtre païen lui dit un jour : « Commandez à ce rocher d'aller à cet endroit, et je croirai à Jésus. » Grégoire commanda au rocher, qui se déplaça de lui-même et se rendit au lieu désigné. Ses premières prédications et ses miracles opérèrent de nombreuses conversions à Néocésarée. Le Lycus, qui passe près de cette ville, débordait souvent et ravageait les campagnes environnantes ; le saint planta son bâton à un endroit qu'il défendit au fleuve de passer. Saint Grégoire de Nysse écrivait plus de cent ans après, qu'il n'y avait point eu encore de débordement depuis cette époque. Dans un voyage que faisait le saint, deux juifs, qui connaissaient sa charité, eurent recours à un stratagème pour lui en imposer. L'un d'eux se couche par terre et contrefait le mort ; l'autre se lamente et prie l'évêque de lui donner de quoi enterrer son compagnon. Le saint prend son

manteau et le jette sur le prétendu mort. Lorsqu'il fut à quelque distance, l'imposteur court à son compagnon et lui dit de se lever, mais celui-ci était réellement mort.

Les miracles, la sagesse, la charité et le zèle de Grégoire furent amplement récompensés. Sentant sa dernière heure approcher (vers 270), il s'informa s'il y avait encore beaucoup de païens dans sa ville épiscopale ; il ne s'y en trouva que dix-sept. Il leva les yeux au ciel, en soupirant de ce que la vraie religion n'était pas la seule de son diocèse ; mais en même temps il remercia le Seigneur de ce que, n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens à son arrivée, il ne laissait en mourant que dix-sept infidèles.

Le pontificat de Fabien fut illustré par la piété et par le zèle contre l'hérésie que déploya le saint Pontife. Il recommanda le culte des martyrs, fit distribuer d'une manière régulière les ressources que la charité des fidèles mettait entre ses mains, et mourut glorieusement pour Jésus-Christ la pre-

mière année de la persécution de Dèce. Quelques historiens lui attribuent la conversion de l'empereur Philippe.

Le siége de Rome resta vacant pendant près de dix-huit mois, au bout desquels on élut Pape saint Corneille, qui ne gouverna l'Église que pendant moins de quinze mois (251-252). « Il fallut, dit saint Cyprien[1], contraindre le nouveau Pontife pour lui faire accepter cette dignité. On ne vit en lui que la tranquillité et la modestie naturelle à ceux que Dieu choisit pour évêques. C'est ainsi qu'il arriva au suprême degré du sacerdoce, après avoir passé par tous les ministères de la hiérarchie, et s'être montré dans chacun d'eux l'instrument de la grâce divine. » Cependant cette élection fut contestée, et c'est alors que l'on vit le premier antipape, Novatien, qui accusa Corneille d'être un *libellatique*, c'est-à-dire d'avoir acheté la vie à prix d'argent pendant la persécution. Cinq prêtres de Rome suivirent Novatien. L'antipape se fit ordonner par trois évêques du fond de l'Italie, dont il sur-

prit grossièrement la bonne foi en les plongeant dans un état voisin de l'ivresse. Au schisme, Novatien joignit bientôt l'hérésie; il prétendit que l'Église n'avait pas le pouvoir d'absoudre ceux qui étaient tombés dans la persécution, quelque pénitence qu'ils fissent; il condamna absolument les secondes noces, et séduisit un grand nombre de personnes par ces apparences d'austérité et de sévérité.

Saint Denys d'Alexandrie combattit vigoureusement le schisme ; il répondit en ces termes à la notification de l'antipape : « Si l'on vous a ordonné malgré vous, ainsi que vous le prétendez, donnez-en la preuve en abdiquant de votre plein gré, car il fallait tout souffrir plutôt que de diviser l'Église de Dieu. Le martyre que vous auriez enduré pour éviter un schisme n'eût pas été moins glorieux que l'autre. » Saint Cyprien assembla à Carthage un concile de soixante-dix évêques, qui anathématisèrent Novatien et reconnurent le Pape légitime. Saint Corneille assembla de son côté à Rome un

concile de soixante évêques : Novatien fut condamné ; les cinq prêtres qui l'avaient suivi se soumirent, ainsi que l'un des évêques qui avaient sacré l'antipape, et le schisme finit par s'éteindre sous la réprobation de toutes les Églises.

Saint Corneille fut mis en prison par les ordres de l'empereur Gallus, qui avait succédé à Dèce, et il fut ensuite exilé à Civita-Vecchia, où sa glorieuse mort arriva le 14 septembre 252. « Il méritait, a dit saint Cyprien, la palme des confesseurs, car il avait défié la fureur des tyrans, en osant accepter un titre qui était dans ce temps une sentence de mort. » On a loué en lui une pureté véritablement virginale, une retenue et une fermeté singulière. On lui attribue le décret qui défendait d'admettre aucun fidèle à prêter un serment ou à prononcer des vœux avant l'âge de quatorze ans[1].

Saint Luce ou Lucius, successeur de saint Corneille, et qui avait été exilé avec lui, ne

[1] L'abbé Darras, *Histoire de l'Église*.

gouverna l'Église que pendant environ cinq mois (25 septembre 252—4 mars 253.) Son élévation au Pontificat suprême le désignait à la colère de Gallus, qui l'exila presque aussitôt. Il put revenir à Rome, où il travailla fortement à détruire les restes du schisme ; mais pris de nouveau, il fut décapité.

Saint Étienne Ier (253-257) eut tout d'abord à signaler sa charité pendant une peste horrible qui ravagea toute l'empire, et qui fit jusqu'à cinq mille victimes à Rome en un seul jour. Il se montra le digne pasteur de ce troupeau désolé, et il envoya des secours jusqu'aux villes les plus reculées de l'empire. Une grave question vint affliger son cœur et menaça de diviser l'Église. Il s'agissait de décider si le baptême conféré par les hérétiques était valide ou non. La doctrine de l'Église, hors de toute contestation aujourd'hui, est que tout baptême conféré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, est valide, fût-il conféré par un hérétique ou un païen, mais qu'il est nul, fût-il

conféré par un catholique et par un prêtre, quand il manque des conditions qui en font l'essence, l'eau et le nom des trois personnes de la sainte Trinité. Le siége de Pierre n'a jamais varié sur ce point, et c'est la doctrine que soutint le pape Étienne. Mais saint Cyprien fut d'un avis opposé ; il soutint qu'il fallait rebaptiser les hérétiques et les schismatiques qui se convertissaient, et il le soutint avec une opiniâtreté qui aurait pu amener un schisme. Saint Étienne se montra plein de longanimité ; content d'avoir proclamé la loi, il laissa au temps et à la réflexion de ramener des hommes qui ne s'opiniâtraient que par un excès de zèle pour ce qu'ils croyaient être la vérité. Saint Cyprien expia bientôt par un glorieux martyre ce qu'il pouvait avoir à se reprocher dans cette querelle ; saint Étienne avait conquis la même couronne quelque temps avant lui.

On a écrit de saint Étienne qu'il avait contredit saint Corneille en faisant réintégrer dans leurs siéges deux évêques d'Es-

pagne que Corneille avait destitués, et qu'il avait erré dans la question du baptême des hérétiques. Ce qu'on vient de dire réfute la seconde accusation. Quant aux évêques espagnols dont il s'agit, il a été démontré que jamais Corneille ni son successeur Lucius n'avaient eu à s'occuper d'eux, et que c'est saint Étienne seul qui eut à réformer un premier jugement qu'il avait porté sur de fausses informations. Il n'y avait d'ailleurs là qu'une question de discipline, qui n'atteint en rien l'infaillibilité du siége de Rome [1].

Saint Sixte II (257-258) succéda à saint Étienne; on a parlé plus haut de son martyre et de celui de son diacre Laurent. Une vacance d'un an suivit son Pontificat.

Saint Denys, qui fut enfin élu, gouverna l'Église pendant dix ans (259-269). La persécution de Valérien et les hérésies de Sabellius et de Paul de Samosate troublèrent son Pontificat. Le Martyrologe dit de lui :

[1] Voir l'abbé Constant, l'*Histoire et l'infaillibilité des Papes*.

« Il se rendit célèbre par les grands travaux qu'il entreprit pour la défense de l'Église, et par les instructions salutaires qu'il a laissées à la postérité. » Saint Basile l'appelle un Pape illustre par l'intégrité de sa foi et l'éclat de ses vertus. Ces éloges montrent que le saint Pape était digne de ses prédécesseurs.

Saint Félix Ier fut élu le lendemain même de la mort de saint Denys. Au bout de cinq ans (269-274), il conquit dans les tourments la couronne du martyre, pendant la persécution d'Aurélien.

Saint Eutychien gouverna l'Église pendant près de neuf ans (275-283). Les chrétiens jouissaient alors d'une assez grande liberté. Eutychien se montra plein de sollicitude pour la conservation des reliques des martyrs, et il déclara que les fidèles qui avaient épousé une femme non baptisée jouiraient du droit de la répudier ou de la garder à leur gré. C'est encore là la discipline de l'Église, qui n'est pas contraire à l'indissolubilité du mariage, puisque le sa-

crement de mariage ne peut exister qu'entre chrétiens.

Le Pape saint Caïus (283-296) vit recommencer les persécutions. Chose remarquable! il était de Dalmatie, comme l'empereur Dioclétien, et même parent de cet empereur, qui fut d'abord esclave d'un sénateur romain. La Providence, dit un historien de l'Église[1], destinait à deux membres de la même famille deux souverainetés bien différentes : l'un achetait par le meurtre une couronne qu'il devait teindre encore du sang de milliers de chrétiens; l'autre obtenait par ses vertus une royauté spirituelle que tant de ses prédécesseurs avaient payée de leur sang. C'était la différence de l'empire païen à l'empire chrétien ; elle indique tout ce que l'humanité avait à gagner dans la substitution du second au premier. Caïus fut à la hauteur des terribles épreuves que subissait l'Église : ce fut, disent les historiens, un Pontife d'une rare prudence et d'une vertu courageuse. Ses souffrances

[1] L'abbé Darras.

pour la foi lui méritèrent le titre de martyr.

Saint Marcellin, qui lui succéda (296-304), se montra, dit Théodoret, aussi fort que la persécution venue de son temps. On ne saurait faire un plus bel éloge du Pape qui vit s'ouvrir l'*ère des martyrs*. Les donatistes, schismatiques d'Afrique, osèrent pourtant, plus d'un siècle plus tard, ternir la mémoire de ce courageux Pontife, en produisant les actes supposés d'un faux concile de Sinuesse, qui accusaient Marcellin d'avoir livré les Écritures saintes aux persécuteurs, et d'avoir, dans un moment de faiblesse, offert de l'encens aux idoles. Les travaux de l'érudition moderne, d'accord avec les témoignages contemporains les plus authentiques, ont vengé le saint Pape d'une calomnie qui s'appuyait avec un semblant de raison sur une légende insérée dans le bréviaire romain. Saint Augustin avait déjà résolu la question, en répondant à Pétilien, patron et défenseur des donatistes : « Et maintenant qu'est-il donc besoin de réfuter les accusations por-

tées par Pétilien contre les évêques de Rome, qu'il poursuit de ses impostures et de ses calomnies avec un acharnement incroyable? Il accuse Marcellin, Melchiade, Marcel, Sylvestre, d'avoir livré les livres saints et présenté de l'encens aux idoles; mais un reproche qui n'est fondé sur rien peut-il donc, à lui seul, établir leur culpabilité? Pétilien assure qu'ils ont été des sacriléges, et moi je réponds qu'ils sont innocents : pourquoi me mettrais-je en peine de développer les moyens de défense, lorsque l'accusation n'est soutenue d'aucune preuve? »

Après le martyre de saint Marcellin, le Saint-Siége resta vacant pendant près de quatre années (304-308), tant la persécution sévissait avec violence. Enfin, saint Marcel put être élu. Le nouveau Pape devait s'attendre au martyre. Maxence, fils de Maximien Hercule, s'étant rendu maître de Rome, le fit emprisonner, et lui ordonna de de renoncer au titre d'évêque et de sacrifier aux idoles. Marcel résista : il fut condamné

à servir parmi les esclaves qui prenaient soin des écuries impériales. « Accablé par les fatigues et par les humiliations de cette condition misérable, il mourut dans l'ordure. » C'est ainsi qu'une prétendue *Histoire des Papes* raconte la fin de saint Marcel ! Ce qui est vrai, c'est qu'après neuf mois de l'odieux supplice qu'on lui infligeait, Marcel fut délivré la nuit par son clergé, et recueilli dans la maison hospitalière d'une dame romaine, nommée Lucile, qui le cacha avec le plus grand soin. La police de Maxence finit pourtant par découvrir sa retraite, et le tyran condamna le saint Pape au dernier supplice. Saint Marcel, élu en 308, mourut en 310.

Saint Eusèbe, qui lui succéda, ne gouverna l'Église que pendant quelques mois, pendant lesquels il montra un grand zèle pour la discipline et pour la foi. Maxence, que l'autorité du Souverain-Pontife gênait dans sa tyrannie, voulut se mêler des affaires de l'Église, comme l'ont voulu tant d'empereurs et de rois après lui. Eusèbe

maintint l'indépendance du pouvoir spirituel, mais il fut exilé en Sicile, où il mourut, le 26 septembre 310. Le Saint-Siége resta vacant près d'un an : les persécuteurs durent croire qu'il avaient noyé dans le sang cette religion qu'ils persécutaient si violemment depuis sept ans entiers. On a trouvé des inscriptions dans lesquelles Dioclétien et ses collègues se vantaient de cette victoire : « Dioclétien Jupiter, Maximien-« Hercule, Césars augustes, après avoir « étendu l'empire romain en Orient et en « Occident, et avoir aboli le nom des chré-« tiens qui renversaient l'État. » Triste triomphe ! Dioclétien se mourait à Salone, Maximien Hercule allait mourir quelques mois après saint Eusèbe, la punition de Maxence se préparait, et, dès l'année suivante, Galère devait signer, sur son lit de douleur, l'édit qui rendrait la paix à la plus grande partie de l'empire. Tels sont les triomphes que l'on remporte sur l'Église.

Le successeur même de saint Eusèbe, saint Melchiade, vit Constantin entrer à

Rome ; avec ce grand empereur, le christianisme prenait possession du monde.

Saint Melchiade était le trente et unième successeur de saint Pierre. Quelle magnifique série de saints et de martyrs ! On les a vus tous briller par l'éclat de la sainteté, de la foi et de la doctrine ; tous les évêques leur ont rendu hommage, et ils ont montré qu'ils partageaient la sollicitude de toutes les Églises. L'hérésie a trouvé en eux les plus intrépides adversaires, la discipline ses plus fermes soutiens ; ils étaient bien les évêques des évêques ; c'était bien l'Église romaine qui était la mère et la maîtresse de toutes les autres ; c'était bien là le siége de Pierre et ces portes contre lesquelles l'enfer ne doit point prévaloir. Les faits sont là ; l'histoire, sérieusement étudiée, dissipe tous les nuages qui pourraient rester dans les esprits : la fausse science, le blasphème et la raillerie ne peuvent rien contre l'écrasant témoignage de tous les siècles.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. Divry et Ce, rue N.-D. des Champs, 49.